

Werk

Titel: Napoléon et le romantisme français

Autor: Lote, Georges

Ort: Erlangen

Jahr: 1915

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0033|log16

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

Napoléon et le romantisme français.

Par

Georges Lote.

Les origines du romantisme nous sont assez exactement connues. On a noté d'abord l'apparition, dès la fin du 18^e siècle, d'un sentimentalisme exalté et mélancolique, déjà très-manifeste dans l'œuvre de J. J. Rousseau, beaucoup plus accentué chez Châteaubriand, et qui, de 1825 à 1840, s'étalera largement dans toutes les productions littéraires. Nous savons aussi comment les écrivains étrangers, les allemands Goethe et Schiller, les anglais Shakespeare, Byron et W. Scott, et bien d'autres avec eux, ont contribué au développement de la nouvelle école, comment des livres retentissants, celui de Mme de Staël ou celui de Sismondi par exemple, comment telles traductions fameuses ont amené peu à peu la ruine du classicisme et la formation d'une esthétique différente. Nous sommes moins renseignés sur la part qui revient aux événements politiques et historiques dans le changement accompli, particulièrement sur le retentissement que devait avoir l'épopée impériale dans l'art français. Sans doute nous possédons quelques indications, et les critiques n'ont pas omis de signaler les points de contact évidents. M. Parigot à propos d'Alexandre Dumas père, E. Rod à propos de Stendhal, Paul Bourget en de courtes lignes de ses *Essais*, un grand nombre des commentateurs de Hugo, ont aperçu l'importance de la crise nationale par laquelle passa la France et marqué les traces qu'elle a laissées. Il n'est pas jusqu'aux ouvrages généraux qui n'en fassent mention, et M. Lanson, dans son *Histoire de la littérature française*, a rangé la chute de l'empire parmi les circonstances favorables qui aidèrent les artistes et les poètes à s'évader du classicisme. Malheureusement les observations faites jusqu'à ce jour sont à la fois dispersées et fragmentaires. Deux textes seulement sont dans toutes les mémoires, l'un de Musset et l'autre de Vigny : ce sont ceux qu'on cite le plus communément. Il serait temps de rassembler les documents épars, de les ordonner et de les commenter, de présenter enfin une vue d'ensemble appuyée sur de nombreux témoignages. Il est bien certain que, si Napoléon n'avait pas régné, le romantisme

français n'en aurait pas moins existé, et avec presque tous les caractères qu'on lui reconnaît généralement. Cependant, parmi ces caractères, n'y en a-t-il pas qui sont plus spécialement l'apport direct ou indirect de l'empereur? N'y en a-t-il pas non plus qui, grâce à lui, ont atteint un développement plus particulier, ne peut-on mesurer l'impulsion qu'il a donnée à l'évolution artistique, comment il l'a accélérée et en quelque manière conditionnée? Enfin, si Napoléon a été le héros insigne vers lequel se reportait avec tant de complaisance l'imagination des poètes, pourquoi cette prédilection et quelle correspondance esthétique peut-on établir entre eux et lui? Telles sont les points que les pages suivantes ont pour objet d'examiner.

* * *

Tout d'abord Napoléon contribue, par la diffusion de ses œuvres imprimées, à la création du style romantique. Ceci ne fait aucun doute, et le témoignage de la génération de 1830 nous en donne des preuves répétées. Dès 1828, Villemain, dans son *Tableau de la littérature française au 18^e siècle*, instituait un parallèle entre Napoléon et Frédéric II, déclarait que le premier, comme écrivain, l'emporte sur le second, louait en lui la vigueur et la simplicité du coloris, l'éclat et la grandeur de l'imagination, et faisait de lui l'égal de Tacite. D'autres allaient renchérir.

Pour Armand Carrel¹⁾, il est supérieur à Jules César, que Tacite appelait cependant *summus auctorum, divus Julius*, le divin César, le premier des historiens. Pour Thiers²⁾, Napoléon écrivain est aussi grand que Napoléon homme d'état ou capitaine, et il occupe la première place dans le siècle. Sainte-Beuve³⁾ le rapproche de Pascal. Auguste Pujol⁴⁾ va plus loin encore: il le compare de même à Pascal, mais en outre il le met sur le même pied que Bossuet, La Fontaine et Molière, et le déclare inimitable.

Il est assez curieux de savoir ce qui motive ces jugements. Les critiques que je viens de citer discernent assez bien deux aspects dans le style impérial, d'un côté la phraséologie classique, de l'autre une forme toute moderne. La phraséologie classique est constituée par les faux brillants du XVIII^e siècle à son déclin, par les souvenirs de l'antiquité,

1) Cf. journal *le National* (12 mars 1836), article anonyme sur le *Précis des guerres de Jules César, par l'empereur Napoléon*, publié par Marchand. L'article, dit Sainte-Beuve, est de A. Carrel.

2) *Le National* (24 juin 1830).

3) *Causeries du lundi* (17 décembre 1849).

4) *Œuvres choisies de Napoléon* (1843), Préface (Erreur de date et d'auteur chez Sainte-Beuve qui attribue cette publication à Léonce de Lavergne en 1844).

Médée égorgeant ses enfants, Annibal et les légions romaines, les plaines de Zama, ornements dont Napoléon ne se débarrassa jamais, mais qui sont plus fréquents dans sa première période, lorsqu'il prenait part, en 1791, aux concours de l'Académie de Lyon. Ce n'est point par là qu'il s'est imposé à l'admiration romantique.

Mais d'autres qualités le rendent vraiment supérieur. A. Pujol note parfaitement ses progrès vers la maîtrise, d'abord, dans sa jeunesse, une expression hâtive, incorrecte, presque inquiète, puis, à mesure qu'il avance dans la vie, une splendeur impériale: "Autant les bulletins d'Arcole et de Rivoli sont agités et pittoresques, autant ceux d'Austerlitz et d'Iéna sont majestueux et sévères." Thiers distingue deux groupes dans l'œuvre de Napoléon, d'abord les proclamations, belles et violentes, puis les *Mémoires* qui valent surtout par la clarté, la lucidité et la précision: il n'y a pas de remplissage ni de paroles inutiles; un mot suffit pourvu qu'il apparaisse à l'endroit nécessaire; une bataille est racontée en une page, un homme est peint en quatre traits. Ainsi juge également Carrel.

Il faut toutefois descendre dans le détail. Cette concision tant vantée, et que Sainte-Beuve caractérise du nom de *imperatoria brevisitas*, est en effet une des qualités les plus frappantes de la manière napoléonienne. On connaît ces propositions courtes et successives, qui, dans leur brièveté même, sont d'une rare puissance: "Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes et conquis la plus riche partie du Piémont." Ailleurs ce sont des clichés saisissants, d'une forme un peu élargie, mais toujours ramassée cependant, dure, tendue et nerveuse. Il suffit de rappeler quelques textes¹⁾. "Vous rentrerez dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant: il était de l'armée d'Italie." Ou bien: "Il vous suffira de dire: j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde: voilà un brave!" Sans doute cette rhétorique est d'un grand artiste, mais on y reconnaît aussi avec Pujol, Thiers et Sainte-Beuve, l'accent d'une volonté très ferme qui sait commander et se faire entendre. C'est là l'éloquence d'un homme d'action, énergique, véhémence et brusque. Cette éloquence a renversé des gouvernements séculaires, mis en mouvement des armées invincibles, gouverné pendant dix ans l'Europe muette. A ce titre seulement elle mériterait de s'imposer comme un modèle.

Elle vaut cependant par d'autres côtés. Parfois, au lieu des formules pressantes et lapidaires que je viens de citer, nous rencontrons

1) Ils sont empruntés aux Proclamations. — On les trouvera tous dans le recueil de Chabrier: *Les orateurs politiques de la France* (Hachette 1888), p. 363—388.

des phrases rythmées gonflées d'images puissantes, des périodes fermes, pleines, et largement déployées. Je n'en voudrais comme exemple que la fameuse proclamation du Golfe Juan, d'un mouvement si achevé: "Soldats! venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres; son intérêt, son honneur et sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. *La victoire marchera au pas de charge; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame*; alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait: vous serez les libérateurs de la patrie. Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront, avec respect, raconter vos hauts faits; vous pourrez dire: Et moi aussi, je faisais partie de cette grande armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Berlin, de Madrid et de Moscou, et qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte. Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie! et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie."

Voilà qui n'est plus classique, car ces lignes débordent de fougue et de violence. On y trouve la marque d'une imagination tumultueuse et visionnaire, pleine des souvenirs d'un passé récent, hantée par l'idée des exploits futurs, passant des louanges à l'invective. Et ce sont là sans doute les signes d'une âme passionnée et impétueuse — deux traits que discernent parfaitement Pujol et Sainte-Beuve — disons d'une âme romantique, puisque passion et romantisme, à quelques égards, sont équivalents.

Mais le style de Napoléon, sous d'autres rapports encore, est celui d'un précurseur. On sait quelles leçons la génération de 1830 a prises dans les drames de Shakespeare et de Schiller, comment, par le commerce de ces écrivains, elle s'est débarrassée peu à peu des périphrases majestueuses en honneur vers 1810, comment elle a renoncé au terme noble pour chercher le mot propre, sans timidité ni prudence. La langue que parle l'empereur, à certains jours, a toutes les audaces, même les trivialités de Shakespeare. Tout le monde a dans la mémoire l'apostrophe véhémence aux membres du Corps législatif, le 1^{er} janvier 1814, sur la nécessité de *laver son linge en famille*, avec la curieuse définition du trône: *quatre morceaux de bois revêtus d'un morceau de velours*. Je citerai un passage de l'entretien avec Roederer¹⁾, en mars 1809, au moment où Napoléon a des difficultés avec ses frères Joseph et Louis:

1) Roederer: *Mémoires*.

“Le roi Joseph m’écrit qu’il veut revenir à Morfontaine, il croit me mettre dans l’embarras . . . Il me menace, quand je lui laisse mes meilleures troupes, et que je m’en vais à Vienne, *seul avec mes petits conscrits, mon nom et mes grandes bottes* . . . J’aime le pouvoir, moi; mais c’est en artiste que je l’aime . . . *Je l’aime comme un musicien aime son violon*. Je l’aime pour en tirer des sons, des accords, de l’harmonie . . . Le roi de Hollande parle aussi de la vie privée. Celui des trois qui serait le plus capable de vivre à Morfontaine, c’est moi. Il y a en moi deux hommes distincts, l’homme de tête et l’homme de cœur. Je joue avec les enfants, *je cause avec ma femme*, je leur lis des romans.”

Les caractères modernes du style impérial peuvent donc se ramener à trois: la concision nerveuse, la flamme éclatante et passionnée, la vulgarité. Ils se retrouvent tous chez les écrivains romantiques. Il y a un air de parenté étrange entre les dernières phrases que je viens de transcrire et la manière dont parle le Philippe Bridau de Balzac ou mieux encore son Vautrin¹). “Un homme est tout ou rien . . . Il est moins que rien quand il s’appelle Poiret; ou peut l’écraser *comme une punaise; il est plat et il pue*. Mais un homme est un Dieu quand il vous ressemble. *Ce n’est plus une machine couverte en peau*; c’est un théâtre où s’émeuvent les plus beaux sentiments.” Ruy Blas, duc d’Olmedo, à la fin de son monologue²), étale, au milieu d’images grandioses, la même énergie triviale, et je n’en veux comme preuve que ces vers, adressés à la mémoire de Charles-Quint:

. O géant, se peut-il que tu dormes?
On vend ton sceptre au poids! *un tas de nains difformes*
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi;
Et l’aigle impérial, qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme.

On pourrait aussi établir un intéressant parallèle entre la forme napoléonienne et l’éloquence que déploya V. Hugo à la Chambre des Représentants pendant la seconde République. On découvrirait chez le poète devenu tribun l’effort vers l’*imperatoria brevitatis*, l’emportement pathétique et vulgaire qu’une imagination fougueuse illumine de ses clartés. Il a en effet procédé à l’exemple de l’homme dont Châteaubriand, dans ses *Mémoires d’Outre-Tombe*, définit ainsi la manière: “Il s’avançait

1) Balzac: *Le père Goriot*, p. 431 (au cours de cet article, je cite les pages d’après les volumes de l’édition Houssiaux: Paris 1853, la seule que j’aie eue entre mains; pour le *Médecin de campagne* j’indique le chapitre).

2) Hugo: *Ruy Blas* III, 2.

par bonds et par hauts-le-corps, il se jetait sur l'univers et lui donnait des saccades."

Donc que Napoléon, par son style ardent, ses images splendides, sa phrase solide et si vivante, ait directement agi sur la génération de 1830, cela n'est pas contestable. Nous pouvons même mesurer quelle extraordinaire suggestion se dégagea de la masse énorme de pages qui constituent la *Correspondance*, les *Proclamations* et les *Mémoires*. Dans son roman en partie autobiographique des *Misérables*, Hugo a nettement indiqué l'enthousiasme que les jeunes gens de son temps ont ressenti à la lecture des lignes tombées de la main impériale, comment cette prose brûlante s'ordonnait d'elle-même, dans les admirations d'alors, en spectacles imposants. Voici en effet la vision de Marius Pontmercy¹⁾: "Il lisait les bulletins de la grande armée, ces strophes héroïques écrites sur le champ de bataille; il y voyait par intervalles le nom de son père, toujours le nom de l'empereur; tout le grand empire lui apparaissait; il sentait comme une marée qui se gonflait en lui et qui montait; il lui semblait par moments que son père passait près de lui comme un souffle et lui parlait à l'oreille; il devenait peu à peu étrange; il croyait entendre les tambours, le canon, les trompettes, le pas mesuré des bataillons, le galop sourd et lointain des cavaleries; de temps en temps ses yeux se levaient vers le ciel et regardaient luire dans les profondeurs sans fond des constellations colossales, puis ils retombaient sur le livre, et ils y voyaient d'autres choses colossales remuer confusément. Tout à coup, sans savoir lui-même ce qui était en lui et à quoi il obéissait, il se dressa, étendit ses deux bras hors de la fenêtre, regarda fixement l'ombre, le silence, l'infini ténébreux, l'immensité éternelle et cria: Vive l'empereur!"

Mais il y a plus, et l'on peut montrer que les romantiques se sont nourris des œuvres de Napoléon. Je trouve dans les *Misérables*²⁾ une citation textuelle, avec indication d'auteur. Les réminiscences, en vers comme en prose, sont nombreuses. J'en rencontre une dans le *Retour de l'Empereur*³⁾, où le poète nous montre le conquérant couché dans son cercueil, conduit aux Invalides par ses grenadiers:

Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire:

Je suis content de vous.

1) Hugo: *Les Misérables* III, 3, 6.

2) II, 1, 16.

3) *Légende des Siècles*. — Il faut sans doute voir un souvenir de l'allocution aux membres du corps législatif (1814) dans ces deux vers de Napoléon II (*Chants du crépuscule*):

Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours!

C'est par ces derniers mots, on le sait, que débute l'ordre du jour qui suit Austerlitz.

Même souvenir chez Barthélémy et Méry, dans leur *Bonaparte en Egypte*:

*Je suis content de vous ; ma voix reconnaissante
Vous félicite au nom de la patrie absente ! . . .
Nous vaincrons le désert ; une telle victoire,
Vétérans de Lodi, manquait à votre histoire.*

Et dans le même poème, les paroles célèbres que le jeune général adressait à ses troupes avant la bataille des Pyramides, sont traduites en vers et légèrement modifiées :

*Soldats !
. . . sur ces monuments, si vieux de renommée,
Trente siècles debout contemplent notre armée.*

On reconnaît la Proclamation du Golfe Juan, que j'ai reproduite plus haut, dans le passage où Stendhal¹⁾ raconte comment son héros Fabrice del Dongo apprend le débarquement de l'empereur: "Tout à coup, dit Fabrice, à une hauteur immense et à ma droite, *j'ai vu un aigle*, l'oiseau de Napoléon; *il volait majestueusement*, se dirigeant vers la Suisse et par conséquent vers Paris." L'image a d'ailleurs également frappé Châteaubriand: "Pendant vingt jours, écrit-il²⁾, Bonaparte marche par étapes; *ses aigles volent de clocher en clocher.*"

La source fut longtemps exploitée, preuve que l'impression fut profonde. En 1831, au théâtre des Variétés³⁾, on voyait arriver sur la scène une troupe d'acteurs portant tous le costume de l'empereur. Ils marchaient à la file et au pas, puis ils se mettaient en ligne, et tous prononçaient en même temps les mots illustres: "*Soldats, je suis content de vous . . . Soldats, du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent.*" Heine⁴⁾ nous a dit que Napoléon, dans les nombreux drames où il apparaissait, conservait le langage bref et laconique de ses proclamations. Tous les écrivains romantiques ont lu non seulement les ordres du jour, mais encore le Moniteur, les Mémoires, les journaux, sans compter les histoires de la République et de l'Empire, sans compter le Mémorial de Sainte-Hélène où ils trouvaient soit intégralement, soit par fragments, les phrases impériales. Ils en ont tous profité; tous, plus ou moins, y ont trouvé de précieux enseignements.

Châteaubriand⁵⁾, qui garde une attitude dénigrante de grand seigneur devant ce parvenu des lettres et de l'épée, découvre chez lui l'imagi-

1) *La Chartreuse de Parme* II.

2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Garnier 8° III, p. 377.

3) Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de juillet* I, 596.

4) *Französische Zustände V: Über die französische Bühne.*

5) *Mémoires* III, p. 78 et 409.

nation puissante et la vulgarité que j'ai signalées. Il a beau rabaisser cette éloquence, s'indigner de ces trivialités, il n'en cite pas moins l'ordre du jour de 1796 à l'armée d'Italie, celui du 19 mai 1798 à l'armée d'Égypte, celui de 1806 à l'armée d'Allemagne: à certains jours son goût tout moderne l'emportait sur ses répugnances de gentilhomme. A. Dumas, dans ses *Mémoires*, reproduit également le premier de ces textes; il y ajoute plusieurs lettres au Directoire, lettres dans lesquelles le général Bonaparte parle tour à tour en soldat et en administrateur. Il n'est pas difficile de découvrir dans Balzac les traces d'un commerce évident avec l'œuvre de Napoléon¹). Je vois peu de prosateurs ou de poètes dont on n'en puisse dire autant. Cela même montre combien durable a été l'influence subie, sur quelle étendue elle s'est manifestée.

* * *

Les genres littéraires se ressentent eux aussi de la légendaire épopée. Sur quelques points les rapports sont assez peu apparents, tandis qu'ailleurs ils éclatent aux yeux. Le règne impérial exerce d'abord une action indirecte et lointaine en forçant un certain nombre de Français à entrer en commerce avec les littératures de l'Europe. Sous la Révolution, les émigrés, vivant hors des frontières, font connaissance avec les écrivains d'Outre-Manche et d'Outre-Rhin. L'admiration des modèles étrangers vient saper peu à peu la tradition classique. Charles de Villers et bien d'autres avec lui s'établissent en Allemagne. L'abbé de la Rue se réfugie en Angleterre, où Châteaubriand, avant de revenir en France, étudie Ossian, Shakespeare et Milton. Après 1804, le mouvement ne s'arrête pas. Sans doute Napoléon est personnellement l'ennemi de ce cosmopolitisme intellectuel où il voit un danger pour l'esprit national et comme un attentat contre sa propre politique; cependant il continue lui-même, quoique involontairement, l'œuvre de la Révolution. Il se brouille avec Châteaubriand, avec Benjamin Constant, avec Mme de Staël; mais justement, en leur interdisant toute activité

1) Par exemple le *Médecin de Campagne* I: "Quand Napoléon écrivit à Schoenbrunn, le 13 mai 1809, dans le bulletin adressé à la Grande armée, maîtresse de Vienne, que comme Médée, les princes autrichiens avaient de leurs propres mains égorgé leurs enfants . . ." (cette comparaison est d'ailleurs dans le goût classique). D'ailleurs Balzac (cf. *Lettres à l'Étrangère*, 10 Octobre 1838, I, p. 490sq.) avait fait un recueil des pensées de l'empereur, fruit de sept années de lecture. Ce recueil, il finit par le vendre à un ancien bonnetier, avec une préface où on lit que les maximes ainsi réunies "sont à Napoléon ce que l'*Évangile* est à Jésus Christ". — A propos de A. Dumas, je signale que son *Napoléon Bonaparte* est une curieuse mosaïque où reparaissent les mots les plus admirés et les phrases les plus célèbres. Parfois même l'auteur transcrit des fragments assez longs sans rien changer au texte original.

politique, il donne plus d'ampleur à leur rôle littéraire et leur procure des loisirs qu'ils vont utiliser. De Châteaubriand l'*Essai sur la littérature anglaise*, fruit de longs travaux, ne paraîtra qu'après 1830. Par contre Coppet est un véritable foyer international. La maîtresse du logis écrit son livre *De l'Allemagne*, Constant traduit le *Wallenstein* de Schiller, Sismondi traite *De la littérature du Midi de l'Europe*. Ils préparent ainsi la France à se détacher du classicisme et lui proposent un nouvel idéal dans le drame et la poésie.

De plus Napoléon, dans les rangs de ses armées, met en relations les nationalités les plus diverses. A sa suite, Français, Belges, Hollandais, Italiens, Polonais, Allemands, parcourent le monde, et, dans ce contact permanent, enrichissent mutuellement leur sensibilité ou modifient leur goût. Ugo Foscolo sert comme officier au camp de Boulogne, Nodier devient bibliothécaire à Laybach, Stendhal, fonctionnaire de l'intendance, passe plusieurs années en Allemagne. D'autres vont tenir garnison aux bords du Rhin, en Hanovre, à Naples ou à Anvers; d'autres encore font l'expédition d'Espagne ou de Russie. Chaque fois une nature nouvelle s'offre aux yeux des conquérants, et, dans les villes où ils séjournent souvent de longs mois, ils connaissent des formes d'art différentes de celles auxquelles ils étaient habitués¹⁾, ils deviennent peu à peu capables d'apprécier une certaine qualité d'inspiration littéraire que le XVIII^e siècle n'eût point admise.

Le travail accompli de 1796 environ à 1815 est donc double: d'une part le régime napoléonien favorise l'éclosion d'ouvrages théoriques très importants; de l'autre il provoque la constitution d'un esprit public apte à comprendre les productions romantiques. Il faut ajouter que la personne et les actes de l'empereur éblouissent les imaginations et suscitent dans la société d'alors comme une transformation intellectuelle. Jusqu'à la Révolution, le peuple français n'était insensible ni à la grandeur ni à la majesté, mais pour lui cette grandeur et cette majesté n'allaient point sans une pompe modérée qui corrigeait leur exorbitante splendeur; elles se paraient d'une élégante urbanité; elles réalisaient sans défaillance un idéal permanent de politesse et de bon ton. Tout à coup cette conception change. Napoléon, au lieu de se contraindre dans une noblesse compassée, propose à l'admiration de la foule l'ardeur de son activité trépidante, et, au cours de ses éclatants triomphes, il a parfois l'allure d'un héros vulgaire. Tels apparaissent aussi ses principaux lieutenants. Murat, Lannes, Augereau, sous les dignités principales dont ils sont revêtus, conservent toujours ce qu'ils tiennent de leur

1) Il y a chez Napoléon, ne l'oublions pas, à côté de l'admirateur de Corneille et des classiques, un fervent d'Ossian, et Baour-Lormian, bon courtisan, écrit pour lui plaire ses *Poésies galliques*.

origine populaire: ils ont la force, non pas celle qui vient du ciel comme un don surnaturel, mais celle qu'ils doivent à leurs muscles de rudes combattants.

Ainsi se forme un nouveau réalisme qui sera justement celui du romantisme. "La nature, dira Bonald, est l'expression de la société", et la nature, ou du moins l'idée qu'on s'en fait, sera conditionnée par le spectacle que donneront, pendant vingt ans, des hommes nouveaux en rupture de tradition. En conséquence, l'opinion cesse de s'intéresser à des consuls en toge romaine ou aux généraux d'Alexandre. Peu à peu la littérature va chercher ses héros ailleurs que parmi les majestueuses têtes à diadème qui depuis deux siècles débitaient les mornes alexandrins de la tragédie classique. Elle veut des personnages plus vivants, plus communs, et partant plus réels, dont les exploits ne pourront s'exprimer — car on est trop près de l'époque où ils ont agi — en termes vagues ou par des périphrases molles. Des grenadiers en sueur, ivres de poussière et de gloire, qui font trembler la terre derrière un petit homme en manteau gris, donnent aux écrivains la mesure du naturel et du vrai. C'est grâce à ces modèles que le XIX^e siècle va s'évader de l'antiquité classique et renouveler des genres à peu près épuisés.

Comment les faits particuliers s'accordent-ils avec ces tendances générales? Le théâtre doit sans doute à l'évolution de l'esprit public, pour une certaine part, de s'être plié si vite aux principes défendus par Mme de Staël et Sismondi, et de s'être montré docile aux influences étrangères. En somme l'art de Shakespeare ne correspond-il pas à la nouvelle conception de la nature que je viens de signaler, les violences de Schiller ne sont-elles pas de celles qui devaient plaire aux fils de soldats exaltés? Et, qu'on le remarque bien, la ruine des trois unités devait être adoptée sans trop de difficulté par la France issue de Napoléon. L'unité de temps apparaissait comme une nécessité plaisante à des hommes dont l'orageuse existence s'était dépensée aux quatre coins de la terre, dans un drame qui avait duré vingt ans. L'unité de lieu avait en somme pour résultat de soustraire la catastrophe des tragédies aux yeux des spectateurs; Oreste allait tuer Pyrrhus dans les coulisses, le Cid se battait en duel à la cantonnade, et c'est loin du théâtre qu'il mettait en fuite les Maures. Or les vainqueurs d'Austerlitz n'ont pas peur de voir couler le sang; ils aiment les émotions fortes et ne veulent pas être pris pour des femmelettes. On leur donnera donc les spectacles qu'ils attendent; ils verront des traîtres et des héros, des poignards et des épées, des combats et des meurtres; ils retrouveront sur la scène la vie qui fut la leur.

Pour eux et pour leurs fils, le Cirque Olympique de Franconi, sous le règne de Louis-Philippe, représentera magnifiquement l'époque glorieuse et la ressuscitera dans une opulente vérité. Tous les jours cent

chevaux, douze cents acteurs ou figurants, les pinceaux de Filastre, de Cambon et de Charles Séchant, serviront à faire revivre l'empire, et des pantomimes féeriques rediront tour à tour l'Égypte, l'Italie, le sacre ou Moscou; elles s'appelleront *l'Empereur*, *le Vétéran*, *les Polonais*, ou *la République et les Cent-jours*. Quelque influence qu'aient pu exercer ces manifestations sur les progrès de la décoration théâtrale et du costume, elles n'en restent pas moins un peu en dehors de la littérature. Mais la même intensité de vie, le même réalisme vigoureux s'installent sur la scène lorsque la personne même de Napoléon y monte dans une dernière conquête. Sous la monarchie de Juillet, il est le héros d'une centaine de pièces¹⁾, vaudevilles quelquefois, le plus souvent drames délirants et sublimes, qui dans leurs cinq actes embrassent volontiers toute la carrière de l'empereur, depuis Brienne jusqu'à Sainte-Hélène. Ce sont là des formes inférieures de l'art romantique, mais entre elles et les chefs-d'œuvre du temps les analogies sont évidentes: ce sont les mêmes aventures prodigieuses, les mêmes coups de théâtre, le même mépris des règles et de la bienséance classiques, la même frénésie. Les meilleurs faiseurs s'en mêlent, et A. Dumas, en 1831, donne à l'Odéon *Napoléon Bonaparte ou trente ans de l'histoire de France*. Il semble bien, sous un certain aspect, que *les Burgraves* soient une transposition moyennâgeuse de la légende, et la conséquence, du moins en partie, du mouvement que je signale. La préface en tout cas ne défend pas qu'on le suppose: "Il fallait, dit Hugo, que la souveraineté éclatât... Il fallait qu'un empereur apparût... Il fallait faire sortir des profondeurs mystérieuses le glorieux messie militaire que l'Allemagne attend encore."

Le règne de Napoléon est aussi l'une des causes qui renouvellent la poésie lyrique. Le lyrisme est essentiellement l'exaltation de la personnalité humaine par l'expansion sentimentale des éléments dont elle se compose. Or les grandes affections de l'âme sont l'amour ou la haine, la joie ou la tristesse; elles se manifestent en des explosions triomphales ou douloureuses par lesquelles l'être tout entier se projette

1) Cf. H. L. Lecomte: *Napoléon et l'empire racontés par le théâtre* (1900), où l'on trouvera un grand nombre d'analyses. — Voici quelques titres: Dupeuty et Régnier: *Napoléon* (1830). — Fontan et Dupeuty: *le procès d'un maréchal de France* (1831). — Gabriel et Masson: *Bonaparte à l'école de Brienne* (1830). — Devilleneuve et Masson: *id.* (1836). — Simonnin et Autier: *Napoléon en Paradis* (1831). — Jouhaud: *la folle de Watterloo* (1837). — Jouhaud et Gobert: *le soldat de la Loire* (1840). — Clairville: *le retour de Sainte Hélène* (1841). — Fontan: *Napoléon Bonaparte* (1847). — Parmi les acteurs qui ont tenu le rôle, les plus notables sont Frédérick-Lemaître (Odéon), Génot (Opéra-Comique), Gobert et Prudent (Porte-Saint-Martin), Cazot (Variétés), Edmond (Franconi) Mlle Déjazet (Nouveautés).

hors de lui-même. A cet égard encore, l'empereur est un modèle. Il l'est justement par ses *Proclamations*, et Thiers a raison d'y découvrir les signes d'un cœur agité par des passions véhémentes. Mais ces passions il a excellé à les faire vibrer chez les autres: l'amour de la patrie et de la gloire, le sentiment de l'honneur, la haine de la servitude, le mépris de la trahison.

En même temps il est une matière exceptionnelle et comme une source inépuisable de lyrisme. Sa carrière, par ses côtés éclatants, fascine les poètes et provoque leur enthousiasme. Par ses côtés misérables au contraire, et si l'on se tourne vers le déclin, la captivité et la mort, elle appelle la douleur et la pitié. Sur cette destinée prodigieuse, thrènes de deuil et carillons joyeux pourront accorder leurs gammes; la sensibilité du poète s'enrichira dans cette contemplation incessante, et, sur la statue colossale, ombres et clartés s'opposeront en contrastes sans fin. De plus Napoléon symbolise la vertu de la nation, il incarne le patriotisme. Il est donc tout naturel de s'emparer de sa personne, et, selon les événements du jour ou les accidents de la vie publique, d'opposer ses conceptions politiques et la grandeur de ses desseins à la plate mesquinerie d'un Louis-Philippe: ainsi renaît vers 1830 la poésie politique, non plus semblable à celle qu'avait connue le XVIII^e siècle, mais dédaignant les allusions perfides qui ne sont que des allusions, mais plus ample et plus éloquente, mais exprimant la voix d'un peuple tout entier, comme le veut Hugo:

Peuple qui sous vos pieds mettrait les lois de Sparte,
Qu'embrase votre esprit, qu'enivre votre nom,
Et qui flotte, ébloui, du jeune Bonaparte
Au vieux Napoléon¹).

Il suit de cela que, par une voie toute naturelle, le romantisme va tenter de renouveler l'épopée. Tout l'y prédestine, la splendeur de ses visions, la grandeur de ses conceptions tumultueuses, la hantise du colossal et du fantastique qui, dès la fin de la Restauration, possède généralement les esprits. En 1809, Châteaubriand a fait paraître ses *Martyrs*, belle œuvre pure et froide, sauf en quelques pages, poème où un merveilleux de mauvais aloi étouffe les situations pathétiques, où l'invention psychologique est faible, où les caractères sont conventionnels, où enfin la plupart des personnages, figés de noblesse banale, sont irréels et sans consistance. Il faut trouver autre chose. On s'aperçoit que Napoléon est le sujet rêvé.

Il semble bien que longtemps l'idée en soit restée obscure chez tous les écrivains, qu'elle ne soit jamais apparue à un Béranger par exemple, ni à d'autres, malgré quelques traits épars çà et là, malgré

1) Hugo: *Légende des siècles: le retour de l'Empereur*.

les inventions curieuses et spontanées de quelques poètes d'occasion¹). L'honneur de la découverte appartient en 1828 à Barthélémy et Méry, à cause de leur *Napoléon en Egypte*. Que Hugo en ait eu quelque lueur dès les *Odes et Ballades*, ou mieux dès les *Orientales*, cela ne paraît pas douteux, mais la révélation définitive lui vient de Barthélémy et Méry. Après les avoir lus, il leur écrit à la date du 12 novembre 1828: "Tout est magnifique; c'est intéressant comme un roman et grandiose comme une épopée. Vous avez élevé un monument à Napoléon et c'est une Pyramide d'Egypte." Il prononce le mot et dès lors la pensée ne l'abandonne plus. Sa production, à partir de ce moment, est consciente, et, en 1840, il fait annoncer par son éditeur le recueil de tous ses poèmes bonapartistes qui constitueront "une véritable épopée napoléonienne".

De cette épopée moderne dont rêve toute la génération romantique, la théorie est faite en 1836 par Quinet dans la préface du poème intitulé *Napoléon*. Pour lui, l'empereur a le mérite d'être une personnalité éminente, un héros, et il ne l'est pas à un moindre titre que les chevaliers des chansons de geste dont toute une pléiade de médiévistes, à la même époque, fait revivre la fabuleuse mémoire. Ces exhumations d'un moyen âge jusqu'alors oublié prouvent que décidément les Français "ont la tête épique". Pourquoi donc ne rien tenter? Cependant Quinet se rend bien compte que Napoléon n'est pas un héros comme ceux que la littérature a jusque-là connus; il est l'homme de la démocratie, d'où l'obligation pour l'écrivain de faire entrer l'épopée dans la "phase démocratique". A part cela, et sous la réserve de cette indispensable adaptation, l'empereur réunit toutes les qualités qui font un personnage de premier plan. Il absorbe en lui une génération entière, et, pour cette raison, il doit devenir de plus en plus la figure idéale dont s'emparera la poésie populaire. D'ailleurs il dépasse de beaucoup l'intérêt que le sentiment national français peut trouver en lui: il se dresse aux yeux du monde ébloui comme l'être universel et quasi-divin dont les siècles s'émerveilleront toujours; il attire l'attention de tous les peuples, soit par l'admiration, soit par la haine; on ne saurait le comparer en rien aux Childebrands de hasard que chantaient les poètes du XVII^e siècle. Sur ce point il pouvait seulement y avoir, et, on le notera, il y a eu en réalité accord des romantiques. Dans sa *Vie de Napoléon*, Stendhal montre la grandeur du personnage: "Il s'agit du plus grand homme qui ait paru dans le monde depuis César. Et même, si le lecteur s'est donné la peine d'étudier la vie de César dans Suétone, Cicéron, Plutarque et les Commentaires, j'oserai dire que nous

1) Sur ce point on lira avec profit Holzhausen: *Napoleon's Tod im Spiegel der zeitgenössigen Presse und Dichtung* (1902).

allons parcourir la vie de l'homme le plus étonnant qui ait paru depuis Alexandre, sur lequel nous n'avons point assez de détails pour apprécier justement la difficulté de son entreprise". Et Sainte-Beuve lui-même exprime son admiration en des termes analogues¹⁾. "Napoléon est l'un de ces mortels qui, par la grandeur des choses qu'ils conçoivent et qu'en partie ils exécutent, se placeraient aisément dans l'imagination primitive des peuples presque à côté des dieux." On pourrait multiplier les citations²⁾; celles qu'on vient de faire suffisent à rendre compte de l'état des esprits.

Cependant, du consentement unanime, il n'y a point poème épique sans merveilleux, et Quinet est le premier à le reconnaître. Ce merveilleux ne sera pas absent de l'épopée napoléonienne telle qu'il la comprend ou telle que l'entend Hugo. Il ne s'agira pas évidemment de rajeunir la mythologie païenne ou chrétienne de Châteaubriand, mais bien au contraire d'adapter les idées religieuses à l'art et à la pensée modernes. Or il se trouve justement que vers 1830 la sensibilité française, répugnant de plus en plus au rationalisme, secrète sans effort le surnaturel. C'est l'époque où le futur romancier Feydeau³⁾, élève de la pension Saint Victor et encore enfant, raconte à ses camarades la bataille de Waterloo, la défaite et la douleur de Napoléon: "Alors l'empereur se mit à pleurer et dit: Adieu, mes braves! Alors il y eut un prodige. Un aigle qui volait au-dessus du champ de bataille tomba mort aux pieds de l'empereur. On comprit que tout était fini". Et déjà, dès le début de la Restauration, les écrivains d'occasion, parfois à peu près illettrés, qui célébraient Napoléon, avaient admis l'idée de prédestination ou de mission céleste⁴⁾. Ces prodiges, qu'un enfant ou d'obscurs citoyens inventent spontanément, comment ne doivent-ils pas à plus forte raison être enfantés par l'ardente imagination des artistes? Quinet n'a plus qu'à réduire toutes ces indications en système, et c'est ce qu'il fait par cette formule⁵⁾: "La poésie épique étant, à proprement parler, la poésie de la Providence ou le jugement divin de l'histoire, il ne lui suffit pas de peindre & de montrer les choses dont elle s'occupe, il faut encore qu'elle en dévoile les causes et les mystères. De là la nécessité pour elle de l'assistance du ciel, que l'on a traduite, dans la langue des critiques, par le besoin de merveilleux . . . Ce que je demande, c'est que les faits se passent au sein de la pensée divine, que cette pensée soit, pour ainsi dire, le lien des événements."

1) *Causeries du lundi*, 2^e édit. I, p. 108 (année 1849).

2) Cf. encore par exemple Thiers: *le National* (24 juin 1830).

3) Cf. Du Camp: *Souvenirs littéraires* I, p. 41.

4) Cf. les textes cités dans le travail de M. Holzhausen, signalé plus haut. *Maints vers* de Béranger pourraient aussi appuyer cette observation.

5) *Napoléon*, préface.

Voilà donc le personnage de Napoléon, héros épique, définitivement dessiné. Le poète s'empare de l'histoire véritable, choisit dans les traits qui lui sont offerts, en retient quelques-uns qui lui semblent particulièrement marqués par le caractère de la destinée ou de la volonté céleste. Il organise ainsi ce que la voix du peuple lui apporte, il ordonne les faits dans l'unité durable d'une doctrine mythique, il fixe la légende. A travers le texte de Quinet, nous discernons comment se sont formés les principes qui ont présidé à la composition romantique de la figure impériale. Napoléon devient essentiellement un type populaire d'épopée, et il le devient par l'effet d'une intention consciente et d'un effort réfléchi, qui, après quelques hésitations de l'esprit public, se manifestent de plus en plus clairement. Il demeure type populaire d'épopée — qu'on pense à l'œuvre de Hugo ou de Thiers — même dans les romans ou les histoires à prétentions scientifiques que publie la génération de 1830. Partout la suggestion qu'il opère est la même; partout il sert à alimenter des imaginations éperdues et grandioses; il entre dans le romantisme et le romantisme entre en lui; ou peut dire sans exagération qu'il passe à l'état de forme d'art.

* * *

Mais l'épopée napoléonienne est nationale, et les hauts faits de l'empereur ont directement intéressé la vie de la nation dans un passé encore tout récent. Du même coup des obligations s'imposent à la littérature. S'il faut raconter les exploits du héros, on ne peut se contenter des procédés dont usaient les écrivains classiques. Qui donc admettrait autour de lui des comparses incertains, de pâles compagnons au costume indéterminé dont chacun symboliserait seulement, en une pompeuse allégorie, quelque vertu ou quelque vice? Qui donc aussi se résignerait aux fantaisies bucoliques en honneur au XVIII^e siècle, aux paysages passe-partout, aux descriptions fades et vagues, aux décors d'opéra-comique où le classicisme finissant se complaît sans fatigue? On s'aperçoit vite qu'il y a nécessité absolue d'élargir et même de changer les moyens, car, avec Napoléon, il s'agit de choses vues et souvent de choses qu'on a vécues soi-même: par conséquent le conventionnel et le faux sont impossibles.

Ceci est d'ailleurs vrai d'une façon générale, non pas seulement pour l'épopée, mais encore pour le théâtre et le roman. C'est l'histoire moderne qui s'incorpore à l'art, avec tout ce qu'elle comporte de particulier et de concret. Sans doute, si Bonaparte n'avait pas existé, d'abord général, puis consul, puis enfin souverain de l'Europe et conquérant du monde, il est infiniment probable que la littérature eût accompli la même évolution dans le sens du réel et de la nature. Mais il n'en est pas

moins certain que Napoléon, directement et par son intervention personnelle, ou indirectement et par le seul prestige de son règne, a précipité le mouvement. Et en effet, si ses actes glorieux, adoptés par l'unanimité des écrivains comme la matière d'une inspiration possible, commandent que l'on renonce aux abstractions classiques, il s'ensuit inévitablement que le même principe de vérité, même quand il ne s'agira plus de l'empereur, ne cessera pas d'être applicable, car il sera passé dans la doctrine courante. J'essaierai donc de montrer comment, sur ce point particulier de l'observation exacte et pittoresque, Napoléon a influencé ou enrichi le romantisme.

A la fin du XVIII^e siècle, David gouverne la peinture française. A la recherche du "beau idéal", — c'est son expression — il croit l'atteindre dans des figures antiques qu'il habille de ennemis, d'armures et de casques rigides dont le cuivre banal rappelle les quincailleries neuves; il traite la couleur comme un superflu presque négligeable: c'est ainsi qu'il compose son *Brutus*, son *Enlèvement des Sabines*, ou son *Serment des Horaces*, derniers efforts du classicisme à son déclin. Mais l'armée française passe les Alpes et le Rhin, puis le 18 Brumaire donne un maître à la France. Ce maître ordonne; il exige que les peintres dont il s'entoure sachent glorifier ses victoires. Il arrache David à ses Romains et à ses Grecs, il le jette dans la réalité contemporaine. Cela ne va pas sans lutte. *Le premier consul gravissant le Saint Bernard*¹⁾ témoigne encore d'une volonté qui tâche à tout prix d'éviter l'élément anecdotique et le détail vrai. Mais quelques années plus tard, avec *la Distribution des aigles*²⁾ ou *le Sacre*³⁾, la transformation est complète. Plus de "beau idéal", mais la vérité flamboyante: des uniformes pompeux et éclatants, des ornements multicolores de plumes, de galons et de broderies, des étendards flottants ou des draperies rutilantes, un empereur en grand manteau de cour, aussi éblouissant que le Justinien de Ravenne, des maréchaux splendides ou des dignitaires somptueux, puis des candélabres, des bannières, des satins et des velours. Un préromantisme inattendu s'affirme dans ces deux pages célèbres. Prudhon, officiellement enrôlé, abandonne ses compositions gracieuses pour commémorer *l'Entrevue de l'Empereur et de François II après la bataille d'Austerlitz*⁴⁾; en 1808 Gros peint *le Champ de bataille d'Eylau*⁵⁾ où les chairs des morts verdissent sous le ciel gris, et où les blessés, hussards, chasseurs et fantassins, s'agitent dans la neige; au

1) Musée de Versailles.

2) Musée de Versailles.

3) Louvre.

4) Louvre.

5) Louvre.

premier plan se trouve Napoléon entouré de ses officiers, parmi lesquels Murat reconnaissable à sa toque ponceau surmontée d'une aigrette blanche, à son accoutrement fastueux de radjah indien, tel enfin qu'il conduisait la charge. Nous sommes loin des *Bergers d'Arcadie* conçus par Gros et exécutés par lui selon les canons davidiens, car le voilà qui introduit dans l'art la misère humaine et la laideur, et cela sans atténuation ni timidité. Il laisse apparaître une recherche analogue de réalité objective et colorée, mais cette fois sans rien de tragique, dans le *Portrait du comte Fournier-Sarlovèze*¹⁾: ainsi le siècle s'achemine peu à peu vers le *Carabinier* et le *Cuirassier*²⁾ de Géricault, la *revue aux Tuileries*³⁾ de Bellangé, les lithographies de Charlet et de Raffet. Selon la juste observation de M. Rosenthal⁴⁾, ces uniformes vont devenir le "costume historique" au même titre que le justaucorps du troubadour ou la cotte de mailles du chevalier romantique. Mais toute cette transformation ne s'est pas accomplie sans que Napoléon ait manifesté son autorité. Menant ses peintres comme on conduit un corps d'armée, il a exigé qu'on lui reproduisît ses voltigeurs et ses grenadiers exactement comme ils étaient, du talon de la botte jusqu'au pompon du shako; il ne s'est pas borné à faire réduire de moitié par Gros les dimensions du *Combat de Nazareth*, mais il a contraint David d'enlever les vols de Victoires allégoriques qui primitivement décoraient la *Distribution des aigles*; il est venu passer l'inspection du *Sacre* et, s'il a accepté ce tableau, c'est après s'être rendu compte, dans l'atelier de l'auteur, que sa pensée avait été bien comprise.

La peinture ayant donné l'impulsion, la littérature a suivi: la vision magnifique des armées impériales s'impose à toute une génération, et le Philippe Bridau de Balzac, dans son admiration pour les plumets et les galons des troupes françaises, est d'une expression symbolique: "Une revue aux Tuileries, lisons-nous dans *la Rabouilleuse*⁵⁾, la dernière qu'y fit Napoléon et à laquelle Philippe assista, l'avait fanatisé. Dans ce temps-là, la splendeur militaire, l'aspect des uniformes, l'autorité des épaulettes, exerçaient d'irrésistibles séductions sur certains jeunes gens". On peut dire que tous les poètes, tous les historiens romantiques ont vu dans leur jeunesse une revue aux Tuileries, ou bien que leur imagination surexaltée en a évoqué une, à moins que, sur les routes d'Allemagne, d'Italie ou d'Espagne, ils n'aient été entraînés eux-mêmes dans les fourgons régimentaires. Je m'attache donc ici à la valeur esthétique de Napoléon et de ses armées, à la beauté nettement perçue

1) Louvre.

2) Tous les deux au Louvre.

3) Louvre.

4) Rosenthal: *la Peinture romantique* p. 30.

5) Autre titre: *Un ménage de garçon* p. 86.

et longuement étudiée des spectacles qu'il a donnés, au bariolage fulgurant et à la couleur violente qui se dégageaient de ces spectacles.

Hugo, pour nous borner à ce seul exemple, a subi cette griserie rétrospective Il a chanté:

Les hauts tambours-majors aux panaches énormes¹⁾.

Il a lancé des énumérations chatoyantes et lumineuses où se pressent tous les braves de la Grande Armée:

... lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir kolback ou le casque poli²⁾.

Il a montré:

Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques.
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés³⁾.

Tous revivent dans ses vers avec la nuance exacte de leurs buffleteries, les détails de leur costume, les reflets de leurs armes.

Cependant Hugo, dans ses rêves de voyant, aperçoit ces multitudes qui se ruent en de sombres mêlées. Il suffira de rappeler les descriptions des *Misérables*, dans le livre de *Waterloo*⁴⁾. Voici d'abord les troupes en ordre de parade, comme prêtes pour un défilé: "A neuf heures, à l'instant où l'armée française, échelonnée et mise en mouvement sur cinq colonnes, s'était déployée, les divisions sur deux lignes, l'artillerie entre les brigades, musique en tête, battant aux champs, avec les roulements des tambours et les sonneries des trompettes, puissante, vaste, joyeuse, mer de casques, de sabres et de baïonnettes sur l'horizon, l'empereur, ému, s'était écrié à deux reprises: Magnifique, magnifique!"⁵⁾ Puis voici la charge, l'assaut puissant de la cavalerie française qui s'avance contre l'infanterie de Wellington: "Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux-colosses. Ils étaient vingt-six escadrons; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent-six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer

1) *Châtiments: L'expiation.*

2) *ib.*

3) *Chants du crépuscule: Napoléon II.*

4) *Les Misérables* II, 1, 9.

5) Ces mots traduisent non seulement l'impression de l'empereur, mais aussi, bien entendu, celle de Hugo.

battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée... Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit, d'un seul mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un béliet de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance... Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables... On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Il semblait que cette masse fût devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un polype: pêle-mêle de casques, de cris, de sabres; bondissement orageux des croupes de chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirasses, comme les écailles de l'hydre... L'infanterie anglaise écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit de trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable; puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant: Vive l'empereur!" Tout ce passage a la force d'une hallucination: par lui on peut exactement mesurer ce que le romantisme, quant à l'éclat et à la couleur, a trouvé dans l'épopée impériale.

Pourtant la fidélité du costume n'est qu'un des moindres caractères de l'art moderne, et la vérité du paysage est d'une bien autre importance. Sur ce point, Napoléon élargit singulièrement l'horizon où se renfermaient les artistes. Du moment qu'il a conduit ses troupes victorieuses en Egypte, en Syrie, en Espagne, en Italie et en Russie; du moment que l'art va s'emparer de sa personne et de ses exploits, il devient impossible aux peintres et aux écrivains de maintenir les fictions classiques et les fadeurs irréelles du XVIII^e siècle. Un monde fabuleux s'ouvre aux yeux éblouis: des déserts splendides, des terres brûlées par le soleil, des populations bigarrées emportées dans des mouvements fougueux, des palais blancs au bord de la mer bleue, des chairs bronzées et des peaux noires. Comment pour tout cela s'en tenir aux doctrines de Boileau ou de l'Encyclopédie? D'ailleurs écrivains et peintres s'adressent à un public qu'il est impossible de tromper. Ce public a été témoin des actions qu'on se propose de lui raconter, ou bien il a appris ces actions de la bouche même de ceux qui y ont joué un rôle. Vers 1830 il n'y a pas un Français qui ne connaisse un vétéran d'Egypte ou de la Grande Armée, qui n'ait entendu plusieurs fois le récit de campagnes célèbres, à qui des conversations enthousiastes n'aient décrit de fantastiques paysages. Donc tout le monde a vu, ou bien tout le monde a rencontré des gens qui ont vu. L'art exige

désormais l'observation précise de la nature, quelle que soit cette nature, ou, pour le dire en un mot, il appelle la couleur locale. Napoléon se trouve ainsi à la source de l'exotisme romantique et du pittoresque ethnique. Accessoirement les curiosités géographiques auxquelles va se complaire la littérature pourront avoir d'autres conséquences également en opposition avec les règles de la beauté classique. Les contrées lointaines, dès qu'on voudra les décrire, forceront de renoncer au choix du détail, à la noblesse pure : il s'ensuivra le mélange des genres, l'avilissement de l'idéal esthétique, des contrastes très-accusés, parfois même extrêmement violents.

Il faudrait d'abord marquer comment les goûts personnels de l'empereur sont conformes à ceux de la génération nouvelle, comment celle-ci, chaque fois qu'elle se tournera vers la Méditerranée ou l'Orient, se sentira en communauté d'émotion avec l'idole en qui se résume pour elle toute sagesse et toute grandeur humaines. Napoléon possède la sensibilité d'un poète romantique. Il excelle à trouver l'image juste, à rendre dans leur réalité les terres lointaines, surtout l'Afrique et l'Asie, à les faire apercevoir comme différentes de la France. Les traits précis et colorés sont nombreux sous sa plume ; ils préludent avec sobriété, mais incontestablement, aux fulgurantes débauches dont témoignera l'art entre 1820 et 1840. Il n'est besoin pour le montrer que de citer quelques phrases des *Mémoires* dont la beauté s'imposait déjà à Sainte-Beuve¹). C'est le débarquement de l'armée à Alexandrie : "La lune brillait de tout son éclat. On voyait comme en plein jour le sol blanchâtre de l'aride Afrique." C'est à Gizeh l'incendie de la flotte égyptienne : "Pendant toute la nuit, au travers des tourbillons de flammes des trois cents bâtiments égyptiens en feu, se dessinaient les minarets du Caire. La lueur se réfléchissait jusque sur les parois des Pyramides." Ce sont encore les colonnes françaises harcelées par les Bédouins : "Elles semblaient des escadres suivies par des requins."

Allons cependant plus loin. Nous rencontrons sous la plume de Napoléon des traits qui nous éclairent d'une façon décisive sur le romantisme de l'imagination impériale. De ces mêmes *Mémoires*, Sainte-Beuve reproduit encore ce passage : "Napoléon employa le reste de l'automne (1793) à faire armer de bonnes batteries de côte les promontoires depuis Vado jusqu'au Var, afin de protéger la navigation de Gênes à Nice. En janvier (1794), il passa une nuit sur le col de Tende, d'où, au soleil levant, il découvrit ces belles plaines qui déjà étaient l'objet de ses méditations. *Italiam! Italiam!*" N'est-ce point

1) Sainte-Beuve : *Causeries du lundi* I (17 Décembre 1849). — Sainte-Beuve note très-bien le pittoresque de ces descriptions ; il ne voit cependant pas comment elles s'accordent avec l'exotisme et l'orientalisme des romantiques.

là le cri qu'a dû pousser Stendhal lorsqu'il a passé pour la première fois les Alpes pour descendre sur Milan? Ce désir d'un ciel plus bleu et d'un soleil plus chaud n'est-il point celui qui s'est emparé de l'armée toute entière lorsque, dans sa proclamation de mars 1796, le général Bonaparte annonçait à ses troupes qu'il les conduisait en Lombardie, dans "les plus fertiles plaines du monde"? La fascination du moment devint ensuite une nostalgie: nous la retrouverons tout à l'heure traduite avec une force angoissée par les romanciers et les poètes.

Non seulement l'Italie, mais encore l'Afrique et surtout l'Asie ont illuminé l'esprit de Napoléon de leur éblouissement prestigieux. De tout temps l'Orient exerce sur lui une séduction profonde, soit à ses débuts, lorsque, officier inconnu, il souhaite d'entrer au service de la Turquie, soit plus tard, quand il est devenu consul et empereur. L'Orient, pour lui, est le pays des grands aventuriers, des Tamerlan et des Gengis-Khan; il y voit miroiter des Golcondes merveilleuses et des paradis inconnus. Au sommet de sa fortune, où l'a entendu se plaindre que son échec en Syrie ait brisé sa carrière, et l'Inde, dans son imagination démesurée de méridional, a pu lui apparaître comme le terme dernier de ses conquêtes. Jusqu'à sa chute il a entretenu des agents secrets en Asie, et voici comment parle de lui en 1840 le Chevalier Jaubert, un orientaliste qu'il chargea de mission en Perse: "C'était Iskender Doukarneïn, c'était Alexandre aux deux cornes tel que l'ont chanté les poètes persans. C'était le dieu de la guerre; ses conceptions dépassaient les limites du monde; il étouffait en Egypte, il étouffait en France, il étouffait en Europe, il eût étouffé dans l'Univers. Malgré ses victoires, il a toujours regardé du côté de l'Orient; il y avait là quelque chose de mystérieux qui l'attirait"¹).

Le règne impérial devait donc entraîner l'art français dans une évolution qu'on peut dès maintenant comprendre. En effet Napoléon n'accomplit pas tout seul ses campagnes. Ce sont de milliers de soldats qu'il entraîne avec lui en Egypte, en Italie, en Espagne, en Allemagne et en Russie; ce sont des milliers de soldats qu'il met en présence de races ignorées et de contrées inconnues, et ces hommes, quand ils voudront raconter la gloire de leur général, seront naturellement disposés à faire ressortir les circonstances les plus rares de ses exploits. Les conquêtes sont d'autant plus incroyables que les distances s'accroissent, les victoires d'autant plus surnaturelles qu'elles sont remportées sur des peuples plus lointains, dans des pays plus différents du nôtre. D'où un certain réalisme²) exotique qui va naître spontanément au cours

1) Maxime de Camp: *Souvenirs littéraires* I, p. 175sq.

2) Bien entendu l'imagination romantique peut toujours amplifier les données réelles: nous en aurons plus loin des exemples.

de ces guerres illustres, et que, dans bien des cas, la volonté du maître contribuera à développer.

C'est par la peinture que le mouvement commence. Avant 1815 quelques modestes acteurs de l'épopée, des officiers dont aucun sans doute ne fut un grand artiste, ont donné d'utiles indications. Le plus remarquable d'entre eux est le général Lejeune qui s'est représenté lui-même dans son uniforme rouge, prenant les esquisses qui lui serviraient pour ses compositions. Le musée de Versailles possède un grand nombre de ses toiles; quelques unes ont été exécutées sous l'empire: *le bivouac de Napoléon avant Austerlitz* (1808), *la bataille de Marengo* (1809), *la bataille de Somo Sierra* (1810), *Aboukir* (1804), *le Mont Thabor* (1808). Toutes sont importantes. Elles nous montrent le concret se substituant à l'indéterminé, le paysage variant en éclairage et en lumière, mais plus encore tendant à donner l'impression d'un climat différent selon qu'il s'agit d'Italie, d'Allemagne ou d'Égypte, enfin les types humains s'opposant en une parfaite fidélité. Le progrès accompli est évident si l'on songe que du XVIII^e siècle nous ne possédons que quelques turqueries ou quelques chinoiserias à peu près dépourvues de vérité.

La bataille du Mont-Thabor, malgré ses chameaux, ses arabes vêtus de burnous et armés de cimenterres, est d'un orientalisme encore modéré, à cause de la nature presque européenne qui sert de cadre au drame. Et pourtant quelle ampleur dans la manière, quelle clarté au centre du tableau, où la fusillade des carrés français fait monter dans le ciel bleu de larges colonnes de fumée! Plus caractéristique est *la bataille d'Aboukir*. Là, dans une mer indigo que peuplent des felouques aux voiles latines, sous un ciel azuré poudroyant d'or à l'horizon, s'allonge une langue de terre toute blanche, parsemée de constructions dont le toit forme terrasse. Au premier plan, d'un geste vainqueur, Bonaparte ordonne; sur la gauche s'élèvent trois grands palmiers, des cactus, puis un arabe brandit sa lance du haut de son cheval cabré; ailleurs se trouve un chameau accroupi; ailleurs encore l'étendard vert du prophète, des queues de cheval fixées à des hampes, enfin un groupe de prisonniers bronzés, coiffés de turbans, en costumes rouges et verts. Dans le décousu un peu fragmentaire de la composition, c'est une "orientale" vibrante et chaude qui chante sous le soleil.

Les peintres de métier travaillent dans le même sens. Gros, qui a été de l'expédition d'Égypte, donne en 1804 ses *Pestiférés de Jaffa* et son *Combat de Nazareth*, en 1805 sa *bataille d'Aboukir*, toujours dans la note flamboyante, avec des Turcs, des turbans encore, des sabres recourbés et des fusils arabes, des corps qui s'étreignent au mépris des poses académiques. Dès 1806 le même Gros prouve que l'exotisme n'a plus besoin pour se soutenir de s'appuyer sur la gloire impériale, et il

exécute son *Seigneur turc et ses deux esclaves*. Puis il revient à l'épopée et la suit en Europe. La *Prise de Madrid* et *Wagram* sont de 1810; deux ans auparavant il a terminé la *bataille d'Eylau*, déjà signalée, l'une des œuvres les plus importantes de l'époque. Dans cette toile, comme dans les *Pestiférés de Jaffa*, s'exprime la douleur physique que le peintre ne craint pas de considérer comme la source d'une émotion artistique: la souffrance et la mort lui sont apparues successivement sous le ciel de Syrie et sur la neige d'Allemagne, en deux points très éloignés d'un univers toujours changeant, dont l'accueillante variété souligne chaque fois d'un accent nouveau ce qu'il y a de sublime ou d'atroce dans nos destinées.

On voit ainsi sous quelles influences Delacroix a pu composer en 1824 son *Massacre de Scio*, comment le mirage exotique, qui a son origine dans l'expédition d'Egypte, s'impose de plus en plus aux imaginations. Plus tard Hennequin composera une autre *bataille des Pyramides*, Coignet une autre *bataille du Mont Thabor* et une *bataille d'Héliopolis*, et les victoires des armées françaises trouveront toujours de nouveaux illustrateurs. En 1827 Decamps part pour l'Orient, pèlerinage que dans la suite accompliront Delacroix, puis Gleyre. Le musicien Félicien David séjourne à Constantinople, puis aux bords du Nil; il en rapporte sa symphonie *le Désert*, ses *Brises d'Orient*, des mélodies dont le titre est caractéristique: *le Bédouin*, *l'Egyptienne*, *le Chibouk*. Il a donc fallu du sang français et des aventures lointaines pour enrichir l'art et pour indiquer au romantisme les voies qu'il cherchait. La littérature d'ailleurs ne reste pas en dehors de ce mouvement: de nombreux textes s'offrent pour le prouver.

C'est d'abord l'Italie avec laquelle nous a familiarisés Stendhal. Mais Vigny, pour ne citer que lui parmi tant d'autres, doit sa page la plus éclatante aux campagnes de Napoléon, lorsqu'il nous raconte comment le capitaine Renaud assista à la prise de Malte¹). Il y a là un décor admirable, un paysage méditerranéen magnifique et souriant, une terre heureuse émergeant de la mer céruleenne dans une atmosphère de gloire, tandis qu'au loin apparaissent des lieux célèbres, l'Etna, la Favanière et le Mont Eryx, Marsala et Lylibée: "Je pris les maisons blanches de Malte pour des colombes perçant un nuage; et, un matin, c'était, oui, c'était le 24 prairial, je vis, au lever du jour, arriver devant moi un tableau qui m'éblouit pour vingt ans. Malte était debout avec ses forts, ses canons à fleur d'eau, ses longues murailles luisantes au soleil comme des marbres nouvellement polis, et sa fourmilière de galères toutes minces courant sur de longues rames rouges.

1) Vigny: *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires: la Canne de jonc*.

Cent quatre-vingt quatorze bâtiments français l'enveloppaient de leurs grandes voiles et de leurs pavillons bleus, rouges et blancs que l'on hissait en ce moment à tous les mâts, tandis que l'étendard de la religion s'abaissait lentement sur le Gozo et le fort Saint Elme: c'était la dernière croix militante qui tombait. Alors la flotte tira cinq cents coups de canon . . . Et je vis de loin Desaix saluer Bonaparte."

Le contact avec l'Espagne laissa des traces plus profondes encore, car l'Espagne, pour la génération de 1830, outre qu'elle est au même titre que l'Italie un pays de soleil et de passions furieuses, se pare d'une splendeur à demi-arabe, à cause de ses palais mauresques et des souvenirs de la domination musulmane. Ici encore Napoléon apparaît comme le promoteur du romantisme; il ouvre les yeux des écrivains sur une civilisation inconnue; il abaisse les Pyrénées. On voit bien, à travers les *Mémoires* de Dumas, la poésie de Hugo, même à travers les *Contes d'Espagne et d'Italie* de Musset, ou la *Dolorida* de Vigny, quel éblouissement l'Espagne a procuré, quel pittoresque elle a révélé. Elle est prise toute entière entre un palais de fée splendide, l'Alcazar, un tombeau morne qui s'élève dans une campagne nue et grise, l'Escorial, et la cathédrale de Burgos "cette merveille d'architecture gothique, la porte de Charles-Quint et le tombeau du Cid, soixante ou quatre-vingts clochetons"¹⁾.

On lui sait des maisons rébarbatives et sombres dont les portes sont blindées et barrées de fer, dont les corridors sévères ressemblent à des vestibules de couvent, dont enfin les grandes pièces glaciales unissent somptueusement la misère et la majesté, puisqu'à l'étage un carrelage tient lieu de parquet tandis qu'au rez de chaussée on se contente de la terre battue. Dans ces demeures étranges, on aime à se figurer des gentilhommes à demi-ruinés, ardents à l'amour, enclins à des jalousies féroces, fidèles cependant à l'honneur, peut-être plus encore à une étiquette surannée dans laquelle ils se complaisent avec une gravité cérémonieuse. Mais surtout les armées françaises ont, en Espagne, fait connaissance avec une religion farouche, des haines violentes, une cruauté raffinée et presque barbare. A. Dumas s'étend avec une satisfaction visible sur les supplices auxquels étaient exposés les soldats faits prisonniers: "Il s'agit, pour le malheureux condamné à mort, d'être rôti à petit feu, scié entre deux planches, mis au chevalet, pendu par les pieds; d'avoir les entrailles dévidées comme un écheveau de coton; d'avoir le corps découpé en aiguillettes sur le modèle d'un pourpoint du XVI^e siècle; d'avoir les yeux crevés, le nez, la langue ou les poings coupés. Oh! les bourreaux espagnols étaient pleins de

1) A. Dumas: *Mémoires* XIII, 2.

fantaisie . . . ils avaient le répertoire de l'inquisition"¹⁾). Je n'ai pas besoin de rappeler comment tous les traits que je viens d'énumérer se retrouvent, traversés de quelques accords de guitare, chez les écrivains romantiques, ni avec quel évident plaisir une littérature éprise de monstrueuses violences découvrit dans l'Espagne la terre élue des atrocités les plus rares. Je renvoie d'un part à *Hernani* ou à *Ruy Blas*, de l'autre à *Torquemada*.

Si nous doutions de l'importance des campagnes impériales quant à ce point particulier, l'exemple de Hugo suffirait à nous en avertir. A. Dumas nous a raconté²⁾ le séjour que fit le futur poète à Madrid, où il alla rejoindre son père, aide-de-camp du roi Joseph. Il nous a dit ce voyage mémorable, sous l'escorte de trois mille hommes, dans une berline doublée de tôle, armoriée et attelée de six mules que renforçaient parfois des bœufs, à travers une poussière que dorait un soleil accablant. Il nous a montré le palais où logea la famille Hugo, les cours sombres et étroites où murmuraient des jets d'eau, les immenses salles garnies de portraits de famille — comme chez Don Ruy Gomez de Silva — enfin le séminaire des nobles où fréquenta celui qui devait écrire *Hernani*. Mais le poète lui-même nous atteste en ses vers la puissance des impressions reçues³⁾.

L'Espagne m'accueillit livrée à la conquête;
Je franchis le Burgare où mugit la tempête;
De loin, pour un tombeau, je pris l'Escorial.
Et le triste aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial . . .

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles;
Irun, ses toits de bois; Vittoria ses tours;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller les chaînes de leurs cours.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée;
J'allais chantant des vers d'une voix étouffée,
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant: "C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas".

Cette fée, c'était l'Espagne, c'était le monde nouveau et jusque-là inconnu qui se rencontrait avec la France du XIX^e siècle, et que celle-ci allait voir désormais avec d'autres yeux que Florian et Beaumarchais.

1) A. Dumas: *Mémoires* XIII, 2.

2) ib.

3) Hugo: *Odes et Ballades: Mon enfance*.

Cependant Napoléon avait porté ses armes dans l'Orient lointain. J'ai marqué quel parti les peintres avaient tiré de cette épopée grandiose : les écrivains n'y ont pas été moins sensibles. Lorsqu'il nous raconte la campagne de Russie, Châteaubriand, le pèlerin de Jérusalem, découvre au-delà du Niémen l'Asie sainte, éblouissante et mystérieuse. Il aperçoit Moscou comme s'il avait été réellement l'un des soldats de la Grande Armée¹⁾ : "Moscou *aux coupoles dorées*, comme disent les poètes slaves, resplendissait à la lumière du jour, avec ses deux cent quatre-vingt quinze églises, ses quinze cents châteaux, ses maisons ciselées, colorées en jaune, en vert, en rose : il n'y manquait que les cyprès et le Bosphore." Mais les imaginations romantiques préfèrent chercher ces couleurs éclatantes du côté de l'Afrique, de la Syrie ou de Constantinople. C'est l'empereur qui dicte à Hugo ses *Orientales*, qui lui suggère ses sultanes, ses minarets et ses palmiers, et qui se dresse naturellement au cœur de ces pays de rêve où le poète n'est jamais allé²⁾ :

Toujours lui ! Lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
 Son image sans cesse ébranle ma pensée . . .
 Il dit : Debout ! Soudain chaque siècle se lève,
 Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
 Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé ;
 Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte ;
 Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
 Faire à ce roi des temps une cour du passé . . .
 Son pied colossal laisse une trace éternelle
 Sur le front mouvant du désert.

Je laisse de côté toutes les descriptions d'Orient qu'on rencontre dans les œuvres de Hugo, dans les *Mémoires* de Dumas, toutes les évocations qui se sont condensées dans la *Canne de jonc* de Vigny, dans le *Napoléon en Egypte* de Barthélémy et Méry, dans les strophes ou les pages dues à des écrivains plus obscurs, enfin les nombreux récits de voyage qui entraînent leurs lecteurs fascinés vers l'Afrique ou Constantinople : nous y verrions apparaître avec une touchante persistance le souvenir des combats célèbres qui signalèrent la nouvelle croisade contre l'infidèle, puis aussi le ciel de flamme, les cimenteries, les populations bariolées des contrées du Levant. Je voudrais seulement retenir un récit infiniment plus curieux, qui montre combien l'âme du peuple a été sensible à cette fantasmagorie féerique, comment l'imagination française, amplifiant sans cesse les données qui lui étaient fournies, a été au sortir de la Révolution plongée dans le monde radieux des Mille et une nuits, dans un Eldorado plus fabuleux encore

1) *Mémoires d'Outre-Tombe* (Ed. Behr, Berlin 1849, VI, p. 32).

2) *Les Orientales* : *Lui*.

que celui où passa le Candide de Voltaire. Balzac, dans son *Médecin de campagne*¹⁾, fait raconter l'expédition d'Égypte par un soldat illettré, l'ancien voltigeur Goguelat. Ici, sous la vulgarité des phrases, le merveilleux déborde: "Alors, nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh, et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait boire et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le Mameluk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon qui s'empare de la haute et de la basse Égypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature . . . Mais Napoléon veut se venger de l'Angleterre et lui prendre les Indes pour se remplacer sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or pour faire la paye aux soldats, et des palais pour étapes."

Ainsi naît, par une conséquence naturelle, le désir des au-delà méditerranéens ou asiatiques qui sera l'une des maladies les plus notoires du romantisme. La secousse reçue se propagea pendant toute la Restauration et pendant tout le règne de Louis-Philippe. Même les esprits les plus bourgeois et les plus plats se laissèrent griser par cet inoubliable passé. Outre l'aliment qu'elle offrait à l'esprit d'aventure, on peut dire que la conquête de l'Algérie a suscité en France une approbation presque unanime, justement parce qu'elle semblait une réplique heureuse de la campagne d'Égypte, un recommencement de la légende, un appel vers de scintillants mystères. Le mirage de nouveau s'affirmait, couvrant de ses splendeurs les difficultés matérielles de l'entreprise. L'état de l'opinion publique se mesure exactement par l'enthousiasme de Thiers, qu'un précieux document nous fait connaître. Nous remontons directement à la source des exaltations romantiques, et une fois de plus nous découvrons l'empereur. Le texte auquel je fais allusion est une lettre de Doudan²⁾, précepteur du jeune duc de Broglie. "M. Thiers, lisons-nous, dînait ici lundi. Il a parlé sur l'Afrique avec une vivacité qui a charmé Albert³⁾... On voyait, dans ses discours, les Arabes descendre, bride abattue, toutes les collines de l'Afrique, et l'infanterie française, immobile, dissiper cet orage qui vient des montagnes, avec ses feux réguliers. Puis les souvenirs de l'armée d'Égypte, et les sabres recourbés et les turbans des Mameluks, et les noms d'Héliopolis et des Pyramides, et la légion romaine contre les

1) *Le médecin de campagne* III.

2) X. Doudan: *Lettre du 10 avril 1840*.

3) Le jeune duc de Broglie, futur ministre et futur membre de l'Académie française (1821—1901).

cavaliers numides. M. d'Haubersart n'avait pas l'air ému le moins du monde, et il persistait, malgré les Numides et le Mont Thabor, à compter sur ses doigts combien nous avons de soldats en Afrique, combien nous en avons perdu depuis dix ans par la fièvre, combien dans les routes de Constantine et de Mascara. Et M. Thiers ramenait contre lui, avec une sorte de furie française, toutes les armées invincibles formées dans les batailles, sous ce brillant soleil... M. de Canouville écoutait tout ce tumulte en silence, et, après le départ de M. le Président du Conseil, il me dit: "C'est singulier, je ne suis pas de son avis, mais ce petit homme me rappelle pourtant la manière et le geste, et la vivacité de paroles de l'empereur, les jours où il n'était pas très-raisonnable."

A la même date de 1840, Maxime du Camp rencontrait à Pornic ce chevalier Jaubert dont j'ai déjà parlé, et cet ancien émissaire de Napoléon lui dépeignait la beauté des pays orientaux qu'il avait autrefois visités, lui laissait apercevoir dans des lointains magiques les palmiers de Bedreschein, les bords du Nil, les montagnes d'Erzeroum et les coteaux boisés qui environnent Trébizonde: "En France nous manquons de soleil, rien n'est beau que par la lumière; ici tout est brumeux et comme obscur... Ah! si j'avais votre indépendance et votre âge, je partirais, je dirais adieu à cette vieille Europe où tout est prévu, où les idées comme les routes sont tirées au cordeau. Je m'en irais en Orient"¹). Ce témoignage de Du Camp est aussi significatif que possible. Il nous montre par quels liens étroits le romantisme pittoresque se rattache à l'épopée napoléonienne, quelle suggestion ont exercée les récits des anciens soldats de l'empereur sur la France nouvelle. Les prodiges accomplis, toujours grossis par des imaginations délirantes, la mémoire de contrées resplendissantes où des paradis jusqu'alors inconnus avaient paru s'ouvrir, tout cela versait le rêve dans de jeunes cœurs ardents. Tour à tour ils partirent, peintres, musiciens ou poètes, à la recherche des délices surhumaines que leur province natale semblait leur refuser. Le mal dura cinquante années, secouant nombre d'artistes en de cruelles nostalgies, entraînant parmi tant d'autres Gautier, Flaubert et Maxime du Camp lui-même vers l'Orient enchanté. Cette nouvelle Terre Promise, où miroitait un absolu bonheur, devint la patrie élue où les romantiques, toujours désireux d'échapper à la banalité de la vie quotidienne, placèrent, comme en un suprême refuge, leur idéal magnifique. Certains, pour quelques mois, réussirent, selon la forte expression de l'un d'eux²), "à quitter leur pays comme pour se quitter

1) Maxime du Camp: *Souvenirs littéraires* I, p. 175sq.

2) Flaubert: *Correspondance* 4 août 1847. — Le mirage oriental (quelquefois on se bornait à souhaiter un voyage en Italie ou en Espagne) a possédé, dans la première moitié du 19^e siècle, toute la société française. — Chez Flau-

eux-mêmes", car "ils avaient une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude; ils rêvaient des jours heureux pleins d'amour, juteux pour leurs cœurs comme la treille mûre que l'on presse avec les mains."

* * *

Cependant Napoléon, à cause de ses guerres et de sa chute, détermine dans la sensibilité française une crise bien autrement profonde, crise qu'un certain nombre d'écrivains nous ont fait connaître, et que, dès les premières années du règne de Louis-Philippe, ils ont analysée avec éloquence. L'exposé le moins incomplet en a été présenté par Alfred de Musset en une page douloureuse qu'il nous faut retenir. Le morceau, bien qu'un peu long, doit être cité¹). "Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un oeil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval . . . Jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux

bert il s'atteste en un grand nombre de lettres. (Cf. par exemple: août 1846, dernière lettre de l'année 1853, etc.) La page la plus caractéristique de la *Correspondance* est peut-être la suivante, où l'auteur de *Salammbô* rejoint le voltigeur Goguelat de Balzac: "Qui me rendra les brises de la Méditerranée, car sur ses bords le cœur s'ouvre, le myrte embaume, le flot murmure. Vive le soleil, vivent les orangers, les palmiers, les lotus, les nacelles avec des banderolles, les pavillons frais pavés de marbre où les lambris exhalent l'amour. O! si j'avais une tente faite de joncs et de bambous au bord du Gange, comme j'écouterai toute la nuit le bruit du courant dans les roseaux, le roucoulement des oiseaux qui perchent sur des arbres jaunes. Mais (N . . . d. D . . .) est-ce que jamais je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de la Syrie? Quand l'horizon rouge éblouit, quand la terre s'enlève en spirales ardentes et que les aigles planent dans le ciel en feu? Ne verrai-je jamais les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent? . . . Dans ces pays-là les étoiles sont quatre fois larges comme les nôtres, le soleil y brûle, les femmes s'y tordent et bondissent sous les baisers, sous les étreintes. Elles ont aux pieds, aux mains, des bracelets et des anneaux d'or et des robes en gaze blanche" (19 mars 1842).

1) Musset: *Confession d'un enfant du siècle* Ch. II.

hécatombes; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse."

Mais Waterloo passa sur cet enthousiasme, et la défaite, dans l'écroulement du régime, anéantit bien des énergies et bien des illusions. "La vieille armée en cheveux gris, continue Musset, rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement. Alors ces hommes de l'empire, qui avaient tant couru et tant égoûgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient; les enfants sortirent des collèges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie . . .

Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé, pendant quinze ans, des neiges de Moscou ou du soleil des Pyramides; on les avait trempés au mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain . . . Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes . . .; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lys. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait: Faites-vous prêtres; quand ils parlaient d'ambition: Faites-vous prêtres; d'espérance, d'amour, de force, de vie: Faites-vous prêtres.

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les cœurs jeunes. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se

jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but."

Par conséquent, si l'on en croit Musset, toute la génération qui naît avec le siècle et qui doit occuper la scène littéraire vers l'époque de la Révolution de juillet, grandit dans l'espoir de destinées illustres et d'incroyables fortunes, jusqu'au moment où, à la date du 18 juin 1815, la fatalité vint annuler, dans les plaines de Belgique, toutes les promesses d'un merveilleux avenir. Cette affirmation ne doit pas être prise pour une imaginaire fantaisie: Vigny nous apporte une déposition semblable. Il nous laisse entrevoir lui aussi les rêves de toute une jeunesse: faire la guerre, gagner à vingt ans la croix d'honneur, être colonel à vingt-cinq ans, ou mourir dans la gloire. Il a raconté l'éducation purement militaire, le souffle ardent qui remplissait l'âme des adolescents d'alors, la passion délirante des batailles et des actes héroïques, la vie que l'on menait dans ces lycées impériaux où les bulletins de la Grande Armée étaient communiqués aux élèves entre deux lectures de Tacite et de Plutarque, parmi des acclamations qui magnifiaient l'empereur: "J'appartiens à cette génération, écrit-il¹), qui avait toujours devant les yeux une épée nue . . . La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque . . . Nos précepteurs ressemblaient à des héros d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues."

Combien surprenants en effet étaient les exemples que ces enfants avaient devant les yeux! Ils savaient les prodigieuses réussites de leur pères, de leurs oncles ou de leurs cousins. Léopold-Sigisbert Hugo, ancien fourrier-marqueur à l'armée du Rhin en 1792, fils d'un maître menuisier de Nancy, n'était-il pas devenu comte en Espagne et lieutenant général du roi Joseph? D'autres dignitaires impériaux eux aussi étaient sortis de la bourgeoisie, voire du bas peuple. Cambacérès, obscur conseiller en province, était devenu second consul, duc de Parme et archichancelier; Masséna, autrefois mousse, était passé maréchal de France et prince d'Essling; la volonté de Napoléon avait transformé un chétif maître d'armes en un maréchal de France, duc de Castiglione, et c'était Augereau; Murat, fils d'un aubergiste, avait été promu grand-duc de Berg et roi de Naples; Fouché, ex-oratorien, avait reçu le titre de duc d'Otrante. Les moindres comparses de l'épopée avaient nourri de tels rêves. Stendhal, essayant de se définir lui-même, reconnut un jour qu'il avait eu dans sa vie seulement trois passions, dont l'une, sans doute la plus forte, est intéressante par sa date: "C'est l'am-

1) Vigny: *Souvenirs de grandeur et de servitude militaires*: Préface.

bition, de 1800 à 1811¹⁾). Ailleurs, revenant sur le grand règne dont le souvenir l'enivrait, il écrit cette phrase²⁾: "La gloire était la vraie législation des Français; le moindre garçon pharmacien, travaillant dans l'arrière-boutique de son maître, était agité de l'idée que, s'il faisait une grande découverte, il aurait la croix et serait fait comte".

Voilà donc les aspirations de la nation toute entière. Pendant quinze ans les titres, les dignités, les grands cordons, les pensions de toute sorte avaient été dans la foule chercher des hommes qui n'étaient pas nés et les avaient placés à la tête de la France. Tels étaient les miracles de Napoléon. A ces extraordinaires fortunes on était parvenu très vite, mais par degrés, un nouveau grade ou une nouvelle dotation venant chaque fois récompenser les services rendus. Ainsi s'était développée dans la masse du peuple une soif impérieuse d'autorité, le désir d'un grand nom, la volonté de dominer, l'habitude de voir dans la force personnelle la limite de l'action possible et de chercher dans le succès la preuve du mérite qu'on s'attribuait. Tout cela avait fait sortir l'homme de lui-même, avait donné libre jeu à ses facultés et l'avait transformé, tant dans la vie civile que dans la vie militaire, en conquérant. C'était une poussée d'énergie brutale et d'individualisme dont le maître omnipotent, dans sa lutte contre l'Europe, avait en personne donné l'exemple. C'est lui qui a déchaîné les ambitions et le mal d'arriver, tandis que sous la Révolution on songeait simplement au devoir accompli, en acceptant la mort pour la Patrie et la Liberté.

Pendant cet exposé est encore insuffisant si l'on n'y ajoute pas d'autres considérations. Ce n'est pas seulement l'appât de la gloire que Napoléon avait offert aux Français, et l'espoir de récompenses insignes n'eût pas suffi à provoquer les immenses sacrifices que la nation lui consentit généreusement. A beaucoup il fit entrevoir une existence riche en hasards, l'aventure, la conquête sous toutes ses formes, les pays lointains miroitant sous le soleil, l'amour surtout, cette couronne des forts, que l'on devait inévitablement rencontrer sous ses espèces les plus ardentes et les plus rares, au détour d'un chemin, après une grande bataille, lorsqu'on aurait acquis le prestige des héros. Et le grand sabre dont on étreignait la poignée, de même qu'il était l'arme des combats, devait servir aussi aux prouesses galantes et sentimentales où l'on risquerait sa vie. Il était d'ailleurs comme la parure qui rehaussait de son éclat le brillant uniforme, la jeunesse triomphale, la moustache séduisante et crâne du vainqueur. Le désir de grandes passions heureuses exerça assurément un attrait puissant sur un grand nombre de ceux qui suivirent Napoléon à travers le monde; ils attendirent de

1) Stendhal: *Lettre à Métilde* (1819).

2) Stendhal: *Napoléon*, publié en 1898 par Jean de Mitty, p. 61.

lui qu'il leur dispensât ces succès d'une nature particulière, conséquence prévue et quasi-immanquable des victoires qu'il remportait. Balzac nous le laisse nettement apercevoir à travers les paroles de l'un de ses personnages, le commandant Genestas¹⁾. La scène se passe en Allemagne, pendant la campagne de 1805, avant la capitulation d'Ulm, alors que Genestas est sous-lieutenant: "Le soir, mon régiment se cantonna dans le parc d'un beau château habité par une jeune et jolie femme, une comtesse; je vais naturellement me loger chez elle, et j'y cours pour empêcher tout pillage. J'arrive au salon au moment où mon maréchal des logis couchait en joue la comtesse, et lui demandait brutalement ce que cette femme ne pouvait certes lui donner; il était trop laid. Je relève d'un coup de sabre sa carabine, le coup part dans la glace; puis je flanque un revers à mon homme et l'étends par terre. Aux cris de la comtesse, et en entendant le coup de fusil, tout le monde accourt et me menace. — Arrêtez, dit-elle en allemand à ceux qui voulaient m'embrocher, cet officier m'a sauvé la vie! — Ils se retirent. Cette dame m'a donné son mouchoir, un beau mouchoir brodé que j'ai encore, et m'a dit que j'aurais toujours un asile dans sa terre, et que, si j'éprouvais du chagrin, de quelque nature que ce fût, je trouverais en elle une sœur et une amie dévouée; enfin, elle y mit toutes les herbes de la Saint Jean. Cette femme était belle comme un jour de noces, mignonne comme une jeune chatte. Nous avons dîné ensemble. Le lendemain j'étais devenu amoureux fou; mais le lendemain il fallait se trouver en ligne à Guntzbourg, je crois, et je délogeai muni du mouchoir. Le combat se livre; je me disais: — A moi les balles! Mon Dieu! parmi toutes celles qui passent n'y en aura-t-il pas une pour moi? — Mais je ne la souhaitais pas dans la cuisse, je n'aurais pas pu retourner au château. Je n'étais pas dégoûté, je voulais une bonne blessure au bras, pour pouvoir être pansé, mignotté par la princesse. Je me précipitais comme un enragé sur l'ennemi. Je n'ai pas eu de bonheur, je suis sorti de là sain et sauf. Plus de comtesse, il a fallu marcher. Voilà²⁾."

1) Balzac: *Le médecin de campagne* V.

2) L'imagination romantique travaille d'après ces données. Stendhal, dans son *Lucien Leuwen* (éd. J. de Mitty, 1901, p. 10), prête à son héros, jeune officier de cavalerie, les mêmes sentiments. Nous sommes après 1830: "— Bah! se dit-il, jamais la Russie ni les autres despotismes ne pardonneront aux Trois Journées. Alors il sera bon de se battre! — . . . Il se figurait la guerre d'après ses exercices de canon au bois de Vincennes. — Peut-être une blessure! — . . . Et il se voyait dans une chaumière de Souabe ou d'Italie. Une jeune fille charmante dont il n'entendait pas la langue lui donnait des soins d'abord par humanité, et ensuite . . . Quand Lucien était las des soins d'une naïve et fraîche paysanne, c'était une jeune femme de la cour, exilée par un mari bourru dans un château voisin".

Ainsi Napoléon, depuis la campagne d'Italie jusqu'à son abdication, a donné à tous les Français l'occasion d'une vie intense, fertile en rencontres imprévues, riche d'émotions et de joies profondes, où l'amour même semblait jeter de radieuses clartés. La génération nouvelle, grandissant dans une atmosphère de gloire, brûlante d'ambitions insouviées, élevée pour la conquête, crut que la société nouvelle était fondée pour toujours, que toujours le mérite des humbles obtiendrait une juste récompense, enfin que le champ resterait largement ouvert à la valeur individuelle. Or elle se trompait, et la défaite de Waterloo vint mettre fin à cette illusion : ce fut une déception cruelle. Au lieu de l'existence ardente, exaspérée et furieuse qu'on espérait, au lieu de ces guerres épiques qui promenaient des géants à travers l'Europe, on n'avait plus en perspective que les plates réalités d'une vie terne et morne. On allait désormais mourir dans son lit, sans gloire, sans attitudes héroïques, sans avoir donné des coups d'épée magnifiques, sans avoir remporté des victoires grandioses : l'idéal qu'on s'était proposé ne serait donc jamais atteint. Mais surtout l'on allait vivre en robe de chambre, dans la monotonie d'occupations bourgeoises, dans le dégoût d'événements journaliers que ni les bulletins de la Grande Armée, ni les proclamations impériales ne viendraient traverser de leurs fanfares. Subitement aussi le monde était fermé, l'Italie, l'Espagne, l'Égypte, l'Orient, et toutes ces terres magiques devenaient inaccessibles, l'Asie et l'Afrique plus que les autres, sauf pour les conquêtes de l'imagination. Et cependant les récits des grognards continuaient de célébrer ces pays splendides où l'on ne connaîtrait plus de triomphes. Et cependant les mêmes grognards continuaient de vivre, dans le prestige de leurs exploits passés, tandis que les jeunes gens, avec une réelle souffrance, voyaient leurs rêves se briser contre un inexorable *jamais*.

Que se passa-t-il alors ? Pendant que les jésuites, organisateurs de missions catholiques, parcouraient la France, pendant que les préfets de Louis XVIII se prosternaient devant le Saint-Sacrement, la jeunesse, s'enfonçant de jour en jour dans le culte du passé, inaugura la religion de l'empereur. Napoléon, idolâtré par la génération nouvelle, fut considéré par elle, avec une unanimité presque complète, comme une divinité. Une adoration enflammée s'empara des cœurs : chaque jour on mesura l'infortune que l'on subissait en la comparant aux grandeurs d'autrefois et en lui opposant l'avenir imaginaire que l'on avait entrevu. Il se produisit alors une exaltation des désirs, un paroxysme des regrets qui expliquent jusqu'à un certain point la diffusion de la légende et qui sont au plus haut degré caractéristiques de l'état d'âme romantique. La littérature de l'époque nous parle en effet avec une singulière éloquence. Les écrivains protestent contre

l'inactivité qui leur est imposée. C'est Musset par exemple qui, dès 1831, prévoit qu'il atteindra la vieillesse sans avoir rempli sa destinée :

Que me dirai-je alors, quand j'aurai fait mes peines,
Quand on m'entendra dire: Hélas, il est trop tard;
Quand ce sang qui bouillonne aujourd'hui dans mes veines,
Et s'irrite en criant contre un lâche repos,
S'arrêtera glacé jusqu'au fond de mes os?¹⁾

C'est Hugo également qui, en 1827, dans son *Ode à la Colonne*²⁾ crie la même détresse. S'adressant aux jeunes gens de son âge, à tous ceux qui comme lui ont "grandi sur le seuil de la tente", et qui

Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieus,

souffrent eux aussi de la douleur qu'il ressent lui-même, il se fait l'interprète des sentiments communs:

C'est moi qui me tairais! Moi, qu'enivrait naguère
Mon nom saxon, mêlé parmi des cris de guerre!
Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant!
Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée,
Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée!
Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant!

C'est enfin le Julien Sorel de Stendhal, qui, au lieu de "monter à la fortune par les dangers d'une bataille", en est réduit au désespoir de l'impuissance, mais vénère la mémoire de l'empereur comme celle d'un bienfaiteur perdu: "Ab! que Napoléon était bien l'homme envoyé de Dieu pour les jeunes Français. Qui le remplacera? Que feront-ils sans lui, les malheureux, même plus riches que moi, qui ont juste les quelques écus qu'il faut pour se procurer une bonne éducation, et pas assez d'argent pour acheter un homme à vingt ans et se pousser dans la carrière! Quoi qu'on fasse . . ., ce souvenir fatal nous empêchera à jamais d'être heureux³⁾!"

Ce dernier mot mérite de nous retenir, car il éclaire la psychologie romantique. Napoléon tombé, la génération née avec le siècle fut plongée dans le désœuvrement, et, par la force des choses, s'absorba dans la contemplation d'elle-même. Elle n'y trouva qu'une profonde mélancolie, une amertume de tous les instants. Pendant les années de l'Empire, dans l'ennui de son oisiveté, Châteaubriand avait déjà senti la douleur de vivre, et Lamartine, sur la terre de Milly, forcé à l'inaction par la volonté d'une famille royaliste, avait incliné à la tristesse. Cette même inaction, brusquement, fut imposée par

1) Musset: *Les Vœux stériles*.

2) Hugo: *Odes & Ballades* III, 7, 5.

3) Stendhal: *Le rouge et le noir* XVII.

Waterloo aux jeunes Français désormais empêchés d'utiliser leurs forces : ils connurent alors la même détresse que Châteaubriand, et le mal du siècle, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sévit dans la société toute entière. On avait cru rencontrer des félicités inouïes, et l'on se heurtait à un néant ; on avait espéré des joies surhumaines, abondantes et magnifiques, et l'on constatait l'impossibilité de jouir ; l'excès même des désirs empoisonnait les satisfactions obtenues, car la réalité, chaque fois, se montrait inférieure au rêve, et les jours, dans leur écoulement morne, accroissaient la grandeur des désillusions. En même temps s'exaspérait la fureur d'échapper au présent, d'être ce que l'on ne pouvait être, de fuir un horizon étouffant et borné. Cependant, tandis que l'imagination toujours en travail construisait, dans le vide de sa toute-puissance, un monde chimérique que la vie se chargeait de détruire, l'âme, réfugiée dans l'absolu, de visions où elle consumait son énergie, n'en sortait que mécontente ou dégoûtée, et l'homme, au milieu de la nature resplendissante, demeurait solitaire, en proie à d'effrénés vœux que rien ne pouvait combler. Tel fut ce mal du siècle où Taine découvrit justement "le vague désir d'une beauté supérieure et d'un bonheur idéal, la douloureuse aspiration vers l'infini". Faut-il après cela s'étonner que le suicide soit quelquefois apparu comme le dernier recours contre les banalités de l'existence, et que la mort ait semblé l'asile suprême où l'on déferait victorieusement le désespoir ?

Mais enfin la plupart se résignèrent à vivre. Ils dirent leurs ardeurs et leurs velléités ; ils clamèrent leur désenchantement, et pourtant, malgré leurs rancœurs et les soubresauts que provoquait en eux la ruine de leurs espérances, il tâchèrent de s'accommoder du nouvel état de choses, car il fallait subsister. C'est ici que nous retrouvons les conclusions de Musset. Beaucoup, comme il l'indique, prirent un état. Certains, confiants malgré tout dans l'avenir, pensèrent que la Restauration saurait satisfaire leurs appétits exaltés, et s'engagèrent sous le drapeau blanc. Ils attendirent en vain. "La guerre, écrit le capitaine comte de Vigny¹), nous semblait si bien l'état naturel de notre pays, que nous nous jetâmes dans l'armée, selon le cours accoutumé de notre torrent ; nous ne pûmes croire au calme durable de la paix. Il nous parut que nous ne risquions rien en faisant semblant de nous reposer, et que l'immobilité n'était pas un mal sérieux en France. Cette impression nous dura autant qu'a duré la Restauration. Chaque année apportait l'espoir d'une guerre, et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de notre démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous trainâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant de champs de bataille dans le Champ de Mars, et épuisant dans

1) Vigny : *Souvenirs de servitude et de grandeur militaires* : Préface.

des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie". D'autres firent choix aussi de la même carrière, à laquelle les conduisait naturellement l'éducation qu'ils avaient reçue, mais sans nourrir les mêmes illusions: tel l'un des héros de Stendhal, Lucien Leuwen, nommé sous lieutenant de lanciers à Nancy, dont la clairvoyance s'exprime avec une sombre mélancolie¹): "Je ne ferai la guerre qu'aux cigares; je deviendrai un pilier de café militaire dans la triste garnison d'une petite ville mal pavée; j'aurai, pour mes plaisirs du soir, des parties de billard et des bouteilles de bière, et quelquefois, le matin, la guerre aux tronçons de choux contre de sales ouvriers mourant de faim . . . Tout au plus je serai tué, comme Pyrrhus, par un pot de chambre lancé d'un cinquième étage par une vieille femme édentée! Quelle gloire! Mon âme sera bien étonnée lorsque je serai présenté à Napoléon dans l'autre monde. — Sans doute, dira-t-il, vous mourriez de faim pour faire ce métier là? — Non, général, je croyais vous imiter."

Pourtant, comme l'époque des chevauchées victorieuses et des conquêtes épiques paraissait close, on renonça assez généralement à demander aux armes ce qu'elles ne pouvaient plus donner. Le peuple lui-même sentait que tout était fini, que de la giberne du simple soldat ne sortirait plus jamais le bâton d'un maréchal de France. Le dialogue imaginé par Balzac entre le commandant Genestas et le braconnier Butifer est à cet égard caractéristique: "Viens à mon régiment, monte sur un cheval, fais-toi carabinier. Si jamais le bout-selle sonne pour une guerre un peu propre, tu verras que le bon Dieu t'a fait pour vivre au milieu des canons, des balles, des batailles, et tu deviendras général. — Oui, si Napoléon était revenu, répondit Butifer"²). Ainsi le Julien Sorel de Stendhal endosse la soutane. De même le Joseph Delorme de Sainte-Beuve, non plus fils de paysan, mais issu d'un milieu bourgeois, renonce à poursuivre la fortune sous l'uniforme militaire, et, convaincu de l'inutilité de ses rêves, accepte une obscure profession: "La raison de Joseph . . . lui parla l'austère langage d'un père, lui représenta les illusions de la gloire, les vanités de l'imagination, sa propre condition, si médiocre et si précaire, l'incertitude des temps, et de toutes parts, autour de lui, des menaces de révolutions nouvelles". Il se fait donc médecin³).

Les témoignages des écrivains sur eux-mêmes, plus encore que toutes ces créations littéraires, méritent l'attention: la poésie ou le

1) Stendhal: *Le chasseur vert* (dans les *Nouvelles inédites*, éd. M. Lévy, 1855, p. 20). Le même passage, un peu modifié, se retrouve dans *Lucien Leuwen* (éd. J. de Mitty, 1901, p. 10).

2) Balzac: *Le médecin de campagne* II.

3) Sainte-Beuve: *Vie de Joseph Delorme*. Ed. elz. Lemerre, p. 10.

roman, pour eux, n'ont été qu'un pis-aller, la plume qu'un dérivatif propre à tromper leurs enthousiasmes. Musset, qu'on se figure mal soldat, a regretté de ne point l'être devenu :

Heureux, trois fois heureux, l'homme dont la pensée
Peut s'écrire au tranchant du sabre ou de l'épée! . . .
Qu'est la pensée, hélas! quand l'action commence?
L'une recule et l'autre intrépide s'avance¹⁾.

Hugo, dans sa jeunesse, alors qu'il aspirait déjà, mais sans l'entrevoir encore, à la royauté artistique que l'avenir lui réservait, s'est plaint d'avoir été forcé par la paix à prendre le métier de poète. Le recueil des *Odes et Ballades* déborde de sursauts désespérés, comme ceux d'un fauve qui se précipite en vain contre les barreaux de sa cage, et les protestations y ont une véhémence plus impétueuse encore que chez Musset:

La paix nous berce en vain dans son oisive sphère,
L'arène de la guerre a pour nous tant d'attrait!
Nous froissons de nos mains, hélas! inoccupées,
Des lyres, à défaut d'épées!
Nous chantons, comme on combattrait²⁾!

La pièce dont j'extrais ces vers est de 1827. Trois ans auparavant, avec une véritable rage, le poète avait déjà constaté son impuissance de prisonnier:

Quoi! toujours une lyre et jamais une épée!
Toujours d'un voile obscur ma vie enveloppée!
Point d'arène guerrière à mes pas éperdus! —
Mais jeter ma colère en strophes cadencées,
Consumer tous mes jours en stériles pensées,
Toute mon âme en chants perdus³⁾!

En 1836, c'est le tour de Quinet, qui nous livre un aveu sans ambages: s'il est devenu écrivain, c'est qu'il lui a été impossible de prendre un fusil, et ses phrases⁴⁾, où s'exhale la tristesse des vocations déçues, palpitent de toutes les ardeurs qu'il a dû contenir: "Souvent il m'est arrivé, ainsi qu'à d'autres hommes de mon temps, de penser qu'il eût été bien de mourir dans ces saintes batailles de 1814 et de 1815, où s'agitait la question de tous, non pas la question d'un seul; mais l'âge m'ayant manqué, comme à eux, pour cela, et plusieurs des événements qui ont suivi ayant plutôt confirmé qu'effacé ce regret, j'ai cherché du moins à entretenir en moi-même et dans quelques autres la commémoration."

1) Musset: *Les vœux stériles*.

2) Hugo: *Odes & ballades: A la colonne III, 7, 4*.

3) Hugo: *Odes & ballades: A mon père II, 4, 1*.

4) Quinet: *Napoléon: Préface*.

Mais je reviens encore à la *Confession d'un enfant du siècle*. "Les plus riches, nous dit Musset en parlant de ses contemporains, se firent libertins." Ceux-là, toutes les grandes villes de France, et Paris plus que les autres, les ont connus. Entre 1825 et 1850, ils ont promené leur désœuvrement sur les boulevards de la capitale, voulant faire diversion à l'ennui qui les possédait, et Musset se trouvait dans leur compagnie. Maxime Du Camp¹⁾ nous les a dépeints, débiteurs de sonnettes, habitués de tous les lieux de plaisir où ils dépensaient sans joie une activité qui se cherchait vainement un objet. Cocodès ou dandys, comme on les appelait dans le jargon de l'époque, ils allaient casser des vitres dans les cabarets, ils dansaient dans les guinguettes, ils organisaient des tapages nocturnes et des orgies. On les a vus traînant leur oisiveté sur le boulevard de Gand, chez Tortoni, chez Hardy, au Café de Paris, au Café Anglais ou bien au Café Douix, passant de longues heures devant leur demi-tasse ou suivant d'un œil distrait la fumée de leur cigare. Parfois, pour s'étourdir, ils s'adonnaient à l'ivresse, et la découverte de l'absinthe, importée en France à la suite de l'expédition d'Afrique, leur procura souvent l'hébétéude et l'oubli. La grande affaire était la toilette, toujours très recherchée, depuis les bottes vernies jusqu'à la cravate: il semble qu'ils y aient vu une distinction suprême, une forme de cette gloire qu'ils ne pouvaient plus acquérir autrement. Si l'on ajoute à cela les cérémonies gastronomiques, les courses, et les combinaisons sentimentales où ils usaient leur vaillance, on connaîtra toutes les passions qui gouvernaient les jeunes gens fortunés dont les pères avaient suivi Napoléon.

La formule de Musset est moins heureuse lorsqu'il nous dit que les plus pauvres — joignons-y les plus exaltés — se jetèrent dans "l'action sans but". Ces mots en effet doivent être corrigés: l'action eut toujours une fin précise, l'enthousiasme un objet nettement aperçu, mais ce ne furent ni la fin ni l'objet que, sous le règne de l'empereur, on eût le plus ardemment souhaités. Certains, sous la Restauration, se firent royalistes ultras, dans la fureur de croire à quelque chose et de lutter pour quelque chose. Ils promènèrent leur fougue juvénile au milieu des processions et des manifestations monarchiques; ils confessèrent avec ferveur leurs sentiments catholiques, se transformèrent pendant quelques années en soutiens de la religion et du trône, utopistes partout et toujours dans la soif de remplir leur rêve, cherchant une foi, une certitude, une raison d'être. C'est ainsi que l'un d'eux, non pas le plus obscur, célébra tour à tour en vers inspirés²⁾ la Vendée, Quiberon, Louis XVII, le rétablissement de la statue de

1) Du Camp: *Souvenirs littéraires* I, p. 98.

2) Hugo: *Odes et Ballades*. Cf. tous les poèmes publiés sous ces titres.

Henri IV, la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, ne quittant le dithyrambe que pour pleurer sur la mort du duc de Berry. Et Lamartine, dont la famille du moins n'avait jamais joui des faveurs impériales, jetait l'anathème à Bonaparte et chantait Charles X¹).

Avec les années, ces royalistes d'occasion reconnurent pour la plupart qu'ils s'étaient trompés: ils vinrent donc grossir la troupe de ceux qui n'avaient jamais pactisé avec les Bourbons, mais qui, bonapartistes et républicains — les deux termes furent longtemps synonymes —, avaient prétendu sauvegarder leur idéal. D'ailleurs, de l'île lointaine, la grande voix de Napoléon s'était fait entendre. Dans ses *Mémoires*, ou dans les volumes qu'écrivit Las Cases, ce *Mémorial de Sainte Hélène* dont le retentissement fut immense, l'empereur déchu avait justifié sa politique. Il s'était posé en continuateur de la Révolution, en champion de la liberté et de l'égalité; il s'était dressé en face de la monarchie restaurée comme le défenseur des idées démocratiques, le protecteur de l'indépendance nationale, l'ennemi de la théocratie. En outre, il avait affirmé que les peuples ne sont pas la propriété d'un souverain, mais qu'ils doivent s'appartenir, que la Grèce, l'Irlande, l'Italie, la Pologne, ont un droit imprescriptible à vivre d'une vie propre: de la sorte il avait pris l'exact contre-pied des principes qui avaient régné au Congrès de Vienne et qui avaient présidé à la formation de la Sainte-Alliance.

Ainsi s'expliquent certains nouveaux aspects de l'état d'âme romantique. En France, les partis d'opposition, où se rencontrent en grand nombre les anciens soldats de Napoléon, s'acharnent pendant de longues années contre le régime établi. Ils se recrutent parmi la jeunesse emphatique et surexcitée qui tient la vie pour peu de chose, et qui traite la politique comme un roman d'aventures. Tout ce monde, gonflé de souvenirs, plein d'aspirations tumultueuses qui n'attendent que le moment de se déchaîner, s'agite dans les scènes variées d'un incessant mélodrame. C'est l'époque des compagnies secrètes, du carbonarisme, et des "chevaliers de la liberté"; plus tard on voit apparaître les sociétés des Amis du peuple, des Familles, des Saisons et des Droits de l'homme. On organise l'insurrection comme s'il s'agissait d'un jeu sans péril. Sous le règne des Bourbons, les régiments, travaillés par des émissaires libéraux ou bonapartistes, se soulèvent dans plusieurs villes. La Révolution de 1830, pour un temps, paraît mettre fin aux conjurations politiques. Mais à peine Louis-Philippe est-il monté sur le trône que les complots recommencent, toujours plus tragiques et plus sanglants: les figures de Blanqui, de Barbès et de

1) Lamartine: *Nouvelles Méditations: Bonaparte*, et, en 1825, *le Chant du sacre*.

Godefroy Cavaignac dominent toutes ces tentatives. La barricade et l'appel aux armes sont la forme ordinaire selon laquelle l'opinion manifeste son mécontentement: entre deux émeutes, certains meneurs vont s'absorber, au pied de la Colonne Vendôme, dans l'adoration du César qui n'est plus¹⁾.

Certains cependant trouvent que la France méconnaît son rôle de libératrice des peuples. Alors pendant trente années retentissent des déclamations exaspérées en faveur de la Belgique, de la Pologne, des nations opprimées qui souffrent et qui attendent. Dès la chute de Napoléon, ses soldats ont émigré; ils sont partis pour l'Espagne, pour l'Amérique du Sud, pour l'Italie, pour l'Inde même, pour tous les pays où il y a une noble cause à défendre²⁾, où ils pourront continuer l'épopée impériale, retrouver leurs émotions d'autrefois, vaincre pour leurs idées, à moins qu'ils n'aillent simplement tenter la fortune, en aventuriers audacieux que les guerres de l'empire n'ont pas assouvis, comme ce colonel Selve, fils d'un meunier de Lyon, marin pendant sept ans, blessé à Trafalgar, lieutenant de hussards à Waterloo, et qui devint le premier ministre de Méhémet Ali, khédive d'Égypte. Beaucoup, comme le capitaine Baleste et le colonel Fabvier, voulant eux aussi extorquer au sort ce qu'il paraissait leur refuser, s'embarquèrent vers la Grèce révoltée contre les Turcs, et l'on vit aussitôt la nation française s'enflammer pour la cause hellénique. Des adolescents pleins d'ardeur firent voile vers Athènes, afin de lutter pour la liberté, de recommencer en petit l'expédition d'Égypte, de participer à la croisade contre l'Infidèle et de conquérir l'Orient quand même. Nombreux furent ceux qui voulurent combattre et s'exposer à la mort. Hugo, qui restait sur la terre natale, regrettait de ne point les suivre:

Je rêve quelquefois que je saisis ton glaive,
O mon père! et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève,
Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats,
Ou faire dire aux fils de Sparte révoltée
Qu'un Français, s'il ne sut rendre aux Grecs un Tyrtée,
Leur sut rendre un Léonidas³⁾.

1) Thureau-Dangin: *Histoire de la monarchie de juillet* I, p. 597—599.

2) Voici des noms: outre Selve, Baleste et Fabvier, on voit le général Brayer soutenir les Chiliens révoltés contre les Espagnols, le Général Allard combattre dans l'Inde contre les Anglais. Lorsque les troupes de Louis XVIII envahissent l'Espagne pour rétablir la monarchie absolue, elles se heurtent à une petite troupe de réfugiés français parmi lesquels se trouvent, avec A. Carrel, des vétérans de l'empire. Il ne faut pas oublier que, dans le *Juif errant* d'E. Sue, le maréchal Simon, duc de Ligny, a été dans l'Inde pour lutter contre l'Angleterre.

3) Hugo: *Odes et Ballades* II, 4, 1.

* * *

Donc, malgré le découragement et la mélancolie qui, pendant toute la Restauration et tout le règne de Louis-Philippe, possédèrent la plus grande partie de la société française, par-dessous les soupirs et les regrets, par-dessous aussi ce mal du siècle qui est l'état sans doute le plus apparent de toute la génération romantique, il est évident qu'il y a eu une volonté générale de tirer parti des circonstances nouvelles, et d'utiliser les occasions offertes afin de satisfaire, dans la mesure du possible, les rêves qu'on nourrissait. De cette tendance commune nous avons déjà noté quelques manifestations caractéristiques: c'est Vigny qui se fait officier; ce sont les libertins qui veulent s'imposer à l'admiration de la foule par l'éclat d'une élégance souveraine; ce sont enfin tous les champions de la liberté des peuples qui, à travers le monde, vont chercher la mort ou la gloire. Naturellement ni les uns ni les autres ne sont satisfaits de leur condition présente, et tous sont persuadés que l'empereur leur aurait fourni de plus brillants triomphes, mais du moins ils tentent de s'adapter à leur époque, bien que leurs efforts, en bien des cas, conservent l'apparence d'une mélancolique résignation.

Les écrivains romantiques, de même que leurs contemporains plus obscurs, témoignent de ces dispositions. J'ai prouvé que la littérature, pour eux, ne fut qu'un pis-aller; je voudrais montrer comment ils entendirent profiter de leur talent pour conquérir une renommée qui semblait se dérober, et pour recommencer, sur le terrain qui leur était offert, la prodigieuse fortune de leur idole. La question, d'ailleurs, se présente sous plusieurs aspects. Il ne faut pas perdre de vue que les poètes et les romanciers n'existent jamais indépendamment de leur temps, et que la société dont ils font partie, jusqu'à un certain point, explique leur œuvre et conditionne leur production. La relation entre l'auteur et le milieu ne s'est jamais plus clairement manifestée que pendant la période romantique. L'homme de lettres, comme tous les Français d'alors, se souhaite des victoires éclatantes, et d'autre part, comme son action est forcément bornée, il n'a que la ressource de sortir de lui-même et d'inventer par le seul jeu de son imagination, avec les passions qu'il sent bouillonner en lui, le personnage qu'il aurait voulu être, le héros vainqueur et magnifique qui règne dans l'absolu, sans être soumis aux limitations qu'impose la réalité impérieuse. Procédant ainsi, il reste en communications étroites avec la foule qui partage ses enthousiasmes et dont ses créations incarnent les désirs. Enfin, si les êtres d'élite auxquels les écrivains de la première moitié du XIX^e siècle accordent l'existence sont le reflet idéalisé des velléités individuelles, il n'y a pas lieu de distinguer l'auteur de son œuvre, comme il n'y a pas lieu de le séparer du public auquel il s'adresse. C'est ce que faisait déjà entendre J. J. Weiss: "Réduite à l'inaction par le déroule-

ment de l'histoire, la nation française, de 1825 à 1850, s'est mise à imaginer ce qu'elle ne pouvait plus accomplir. Ne vivant plus des grandes aventures, elle les a voulu lire et écouter. Elle a donné dans ses cabinets de lecture et ses salles de spectacle les coups d'estoc et de taille invraisemblables qu'elle ne donnait plus à travers le monde¹⁾.

Des tentatives d'adaptation dont je viens de parler, de la volonté de vivre réellement ou irrécemment selon la conception supérieure que l'on se fait de la destinée humaine, de la nécessité enfin de fournir aux lecteurs la nourriture qu'ils attendent, naît l'importance que l'amour va prendre dans la société et dans la littérature. Cet amour d'ailleurs se présente avec des formes particulières qui sont, elles aussi, singulièrement significatives. Pour beaucoup, aimer est se rapprocher de Napoléon, car l'empereur, dans ses affaires sentimentales aussi bien que dans la guerre, a connu tous les succès: Julien Sorel²⁾ songe donc à séduire les femmes de l'aristocratie parisienne comme Bonaparte, pauvre encore, a séduit la brillante Mme de Beauharnais, et Dumas³⁾, pour prendre ce seul exemple, nous rappelle que le héros, par la puissance de sa volonté, a triomphé de Mlle George. Voilà sans doute une suggestion qui suffirait à expliquer bien des psychologies romantiques, si d'autres considérations ne s'imposaient.

Qu'est-ce donc en effet que l'amour, sinon l'aventure transportée dans la vie de tous les jours, avec les risques et les hasards que comporte l'action? Outre qu'il préserve du désœuvrement⁴⁾, n'offre-t-il pas aussi toutes les satisfactions que l'on trouve dans les batailles: un ennemi qu'il faut dompter, la preuve que l'on a la force, plus souvent encore que l'on est adroit? Car il y a des rivaux à défaire, un cœur à prendre d'assaut, et cela même rend indispensable une stratégie aux formes multiples où l'énergie, loin d'exclure l'astuce, la rend même nécessaire: le lion, le cas échéant, doit se faire renard; il doit avoir la ruse d'implorer la pitié pour la faiblesse qu'il feint, si ce stratagème heureux est susceptible de lui procurer un triomphe plus rapide. Il profitera donc de son prestige personnel pour se faire bienvenir, comme aussi, dans le même dessein, il exploitera ses malheurs vrais ou imaginaires; mais il ne perdra jamais de vue le résultat qu'il veut atteindre, il n'oubliera pas que l'amour est la récompense de l'homme habile et fort, parfois même le moyen de réaliser d'âpres ambitions, et, s'il l'ignore, on le lui fera savoir: "Voyez-vous, dit Mme de Bauséant à Rastignac⁵⁾,

1) J.-J. Weiss: *Le théâtre et les mœurs*, p. 51.

2) Stendhal: *Le rouge et le noir* V.

3) *Mémoires* VII, 8.

4) G. Sand: *Valentine* XVII: "l'amour, ... mon bouclier contre la douleur, ma ressource contre l'ennui".

5) Balzac: *Le père Goriot* IX, p. 365.

vous ne serez rien ici, si vous n'avez une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais, si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime."

L'amour, qui procure des satisfactions si hautes et qui permet au moindre adolescent exalté de se prendre en cas de réussite pour un vainqueur, devient donc aux yeux des romantiques la passion par excellence, le rêve céleste qu'il suffit de traverser une fois sur la terre et après lequel on peut mourir. Je n'ai pas besoin de rappeler la place qu'il a tenue dans l'existence d'un Stendhal ou d'un Musset, ou même d'un Balzac, comment d'autres, par lui, ont connu l'ivresse de la gloire ou la prostration de la douleur. Il offre vraiment la plénitude des joies suprêmes aux hommes qui veulent échapper à la terre:

Vous m'aimez? Savez-vous ce que c'est que l'amour?
Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
Qui, longtemps étouffé, s'allume, et dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions¹⁾?

Considéré sous cet aspect, il ne peut être que l'attribut des êtres supérieurs, de ceux que leur mérite désigne à ses faveurs comme par une prédestination divine, et c'est le cas de Didier, d'Hernani et de Ruy Blas. Sainte-Beuve se charge de nous expliquer comment les idées de génie et d'amour sont étroitement liées l'une à l'autre, en vertu des souvenirs qu'a laissés Napoléon. Voici en effet les visions de son Joseph Delorme: "Elevé au bruit des miracles de l'empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures il passait à l'écart, loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et sièges, dont il était le héros. Au fond de la scène, après bien des prouesses, une idée vague de femme et de beauté se glissait quelquefois et prenait à ses yeux un corps. Il lui semblait, au milieu de ses triomphes, que, sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entrouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi-voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire"²⁾.

Toutefois, sous la sentimentalité dont les écrivains d'alors le recouvrent volontiers, l'amour romantique est essentiellement un com-

1) Hugo: *Marion de Lorme* I, 2.

2) Sainte-Beuve: *Vie de Joseph Delorme*, p. 7.

bat, une lutte féroce et cruelle où l'on trouve l'illusion de la guerre. Car l'empire, loin d'en faire le divertissement d'aristocrates raffinés et de petits-maîtres élégants, l'a livré aux fantaisies de soldats farouches. Ceux-ci n'ont point passé par les salons du XVIII^e siècle; ils ont ignoré le marivaudage, les douceurs pastorales, les causeries galantes et spirituelles; mais au contraire ils sont venus, entre deux campagnes, afin de saisir la proie qu'ils désiraient, et ils ont forcé les cœurs avec l'énergie brutale de gens qui, ne pouvant pas attendre, brusquent le dénouement. Depuis lors, le mâle est lâché dans la société française; il s'installe dans le roman; il monte sur le théâtre, et partout il veut assouvir ses puissants appétits. Il a beau parler de pureté idéale, de candeur immaculée, de trouble de l'âme, de ciel et d'azur, ce qui le possède, c'est un instinct de domination âpre et frénétique. "Ma bien aimée, écrit Louis Lambert à sa fiancée¹⁾, écoute certaines choses que je n'osais te dire encore. Je sentais en moi je ne sais quelle pudeur d'âme qui s'opposait à l'entière expression de mes sentiments, *et je tâchais de les revêtir des formes de la pensée*. Mais, maintenant, je voudrais te dévoiler la bouillante ambition de mes sens irrités par la solitude où j'ai vécu . . . Mais est-il possible d'exprimer combien je suis altéré de ces félicités inconnues que donne la possession d'une femme aimée? . . . Ma vie entière, mes pensées, mes forces, se fondent, s'unissent dans ce que je nomme un désir, faute de mots pour exprimer un délire sans nom".

Il faut vaincre à tout prix, et l'on ne recule jamais. La passion éclate comme un coup de foudre, impérieuse, brûlante, fatale, traversée de rugissements et de cris désordonnés, tandis que le cœur flamboie, semblable à un brasier. Le conquérant, rué comme pour un assaut, est mené par une force aveugle et par une fureur démoniaque. Ce qui fait l'énorme supériorité de l'amour sur les autres sentiments, dit en effet George Sand, c'est qu'il ne naît point de l'homme même, "et, quand une âme énergique l'a reçu, c'est en vain que toutes les considérations humaines élèveraient la voix pour le détruire"²⁾. Donc l'on ne connaît pas d'obstacles. On escalade les balcons, on enfonce les portes, on brise les fenêtres, et de toute la littérature romantique monte une odeur de sang: Julien Sorel, pour Mathilde de la Môle, risque plusieurs fois sa vie, le duc de Guise fait assassiner Saint Mégrin, Antony poignarde Adèle en se justifiant par ces simples mots: "elle me résistait, je l'ai tuée", et Bénédicte, torturé par la jalousie, songe à abattre d'un coup de pistolet Valentine et M. de Lansac. Partout — il est inutile d'ap-

1) Balzac: *Louis Lambert* XVII, p. 188.

2) G. Sand: *Valentine* XVII.

porter d'autres exemples¹⁾ —, nous constatons l'hallucination du combat, de la mêlée furieuse où l'on meurt si l'on est vaincu, où le plus fort l'emporte sans souci ni de ses adversaires, ni du devoir, ni de la morale. Ce n'est pas sans raison qu'en 1836 un étudiant en médecine écrivait ces vers²⁾:

Nos pères se battaient; nous, nous faisons l'amour,
 Mais comme eux nous livrons de terribles batailles,
 Où vainqueurs et vaincus rugissent tour à tour
 Et se font en plein cœur de sanglantes entailles . . .
 Ils frappaient l'ennemi; nous assaillons les cœurs;
 Ils montraient fièrement de cruelles blessures;
 Comme eux, presque toujours, nous revenons vainqueurs,
 Criblés, toujours comme eux, de mortelles morsures.

Voilà donc, en temps de paix, une forme d'action possible. Cependant il y en a d'autres. Au lieu de dompter les femmes, triompher de la société est encore plus magnifique, et s'imposer à ses contemporains comme Napoléon s'est imposé au monde procure à coup sûr une rare ivresse: l'alcôve n'offre en effet qu'un théâtre limité à l'énergie individuelle, mais, si l'on parvient à dominer la foule, alors l'on devient vraiment l'égal des héros légendaires. J'ai dit comment l'empereur a transformé l'esprit public, comment il a donné libre cours aux ambitions les plus effrénées et comment il les a satisfaites. Lui-même, simple sous-lieutenant, il a conquis la pourpre de Charlemagne; issu du peuple, il a contraint "la fille des Césars", pour parler son langage, à lui donner sa main; soldat de fortune, il s'est soumis le pape et l'Europe. Il a montré ainsi qu'il est possible, à force de volonté, de se faire une place au soleil. Comme on peut s'y attendre, les leçons qu'il a données ne l'ont point été en vain, et il est tout naturel que la hantise de la domination, survivant à son règne, ait possédé la nation toute entière, que beaucoup de Français, dans la sphère où ils étaient confinés, aient cédé à la tentation de recommencer pour leur propre compte la fortune prodigieuse du parvenu couronné.

Ici la littérature est très-riche. Elle atteste, par le nombre et l'ampleur de ses créations, par la persistance de certains traits généraux, la profondeur de l'impression reçue. Surtout que l'on ne crie pas à l'in vraisemblance de l'invention. Indépendamment de la per-

1) Il y aurait encore celui de Louis Lambert. Voyant au Théâtre-Français une belle jeune femme en compagnie de son amant, il a le désir de tuer celui-ci. "N'était-ce pas dans notre monde de Paris, écrit Balzac, un effet d'instinct bestial joint à la rapidité des jets presque lumineux d'une âme comprimée sous la masse de ses pensées? N'était-ce pas chez l'homme le coup de foudre de son besoin le plus impérieux, l'amour?" (XVI, p. 161).

2) Cités par M. Maigron: *Le romantisme et les mœurs*, p. 222.

sonne même de Napoléon, l'épopée est riche en destinées merveilleuses, en avancements déconcertants. Donc tout romancier, pour la joie de ses lecteurs, peut se saisir de l'une quelconque de ces existences surprenantes, ou même en inventer une: il sera toujours compris. Il sait d'ailleurs que tout ce qu'il imaginera de plus inattendu restera cependant vraisemblable, puisque, entre 1800 et 1815, on a vu des tambours devenir maréchaux de France, des palefreniers passer ducs et grand-croix de la légion d'honneur. S'il est vrai que le romantisme a le goût de tout ce qui n'est pas la raison et le bon sens, on va lui fournir la pâture qu'il réclame, et pourtant, même alors, on restera dans la réalité courante, ou du moins l'on se conformera aux leçons de l'expérience, puisque le miracle, à une certaine époque, a été la vérité.

Prenons par exemple chez Balzac un personnage comme Philippe Bridau. C'est justement le type de ces hommes que le sort avait élus. Et Balzac nous raconte avec admiration la carrière que l'on connaît: engagé volontaire à dix-sept ans, au sortir du lycée, puis nommé sous-lieutenant de cavalerie en novembre 1813, lieutenant et capitaine en 1814, décoré à Montereau et pris pour aide-de-camp par l'empereur dont il porte les ordres, Philippe Bridau se trouve lieutenant-colonel et officier de la légion d'honneur le jour de Waterloo, à 20 ans. Le voilà bien, le soudard heureux, le sabreur au poignet d'acier qui n'a peur de rien et qu'attend le plus brillant avenir. L'empire s'écroule, mais Bridau, que trois années de guerre ont formé pour toujours, garde l'appétit des grands fauves, et, lorsqu'il meurt, il s'est poussé dans le monde suffisamment pour être devenu comte de Bambourg et chef de corps dans la garde: la royauté paternelle de Charles X, tout en prescrivant une nécessaire accommodation au nouvel état de choses, permet encore ces tours de force.

Cependant ce n'est point là le héros romantique par excellence. Seuls les individus sans aveu, seuls ceux qui sont dépourvus de famille et privés de nom réalisent la perfection rêvée, car de ceux-là on sera sûr, s'ils manifestent quelque grandeur, qu'ils la tiennent uniquement d'eux-mêmes, par l'ascendant de leur génie. Napoléon en effet appartient encore à la noblesse; ses débuts ont été favorisés par les intrigues de son père, grâce auxquelles, admis à l'école de Brienne, il a vu s'ouvrir devant lui les chemins du pouvoir. Il s'agit donc de dépasser le modèle, et le personnage de choix est au moins orphelin ou bâtard, s'il n'est pas enfant trouvé; à peine consent-on à le faire naître dans les classes inférieures de la société: en tout cas son mérite éclatera d'autant plus qu'il est parti de plus bas. Écoutons par exemple Didier:

J'ai pour tout nom Didier. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère. On me déposa nu,

Tout enfant, sur le seuil d'une église. Une femme,
 Vieille et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
 Me prit, puis mourut, me laissant tout son bien . . .
 Je voyageai. Je vis les hommes et j'en pris
 En haine quelques-uns et le reste en mépris¹⁾.

Celui-là, il est vrai, s'arrête en route et s'offre volontairement à la mort, mais il était né pour la conquête, et, comme il le dit, il lui suffirait de vouloir pour déchirer d'un coup d'épéon les toiles d'araignée que croise autour de lui la police de Richelieu.

D'autres cependant, qui ne veulent pas être victimes, montent à l'assaut sans faiblir, l'épée à la main ou les poings fermés. Un bandit des montagnes, Hernani, menace de son poignard Charles-Quint, et met en échec la puissance du roi d'Espagne. Un laquais, Ruy Blas, s'apprête à gouverner le monde, et quelques mois lui suffisent pour gravir tous les honneurs, tour à tour duc d'Olmedo, grand d'Espagne, premier ministre, disposant d'une autorité que son maître n'a jamais eue. Le théâtre de Dumas, ou même son roman, nous offrent des personnages plus étonnants encore. Richard Darlington, fils du bourreau de Londres, s'élance impétueusement vers la richesse, devient membre du Parlement et va se faire une situation éminente dans la politique de son pays. Le comte de Monte-Cristo a été marin dans sa jeunesse, puis il a été enfermé pendant quatorze ans dans les prisons du Château d'If, mais, comme il a su donner le coup de reins des grands lutteurs, il s'est retrouvé possesseur d'innombrables millions, et, du faite où sa fortune le place, il exerce les pouvoirs de Dieu pour le plus grand bien de sa propre justice: un Napoléon vulgaire celui-là, repensé par un bourgeois visionnaire afin d'amuser le bas-peuple de France. Toutes ces inventions sont d'ailleurs dépassées par le capitaine Buridan, un gars solide et qui n'a point peur, un dur-à-cuire de la Grande Armée que la malheur des temps a conduit sur le théâtre. Car on l'a connu quelques années plus tôt dans les régiments du "tondu"²⁾, vélite de la garde ou carabinier à cheval, guettant l'occasion de monter en grade, et, s'il se peut, de s'installer sur le premier trône vacant. Alors il faisait campagne sans se laisser aller à des attendrissements ridicules, et il aime qu'on lui redise ses exploits: "Oui, oui, c'étaient de rudes guerres et un bon temps, lui murmure Landry³⁾"; les jours se passaient en batailles et les nuits en orgie. Vous rappelez-vous, capitaine, les vins de ce riche prieur de Gênes, dont nous bûmes jusqu'à la dernière

1) Hugo: *Marion de Lorme* I, 2.

2) L'observation en a été très justement faite par M. Parigot: *Le drame d'A. Dumas*, p. 279; avant lui par J.-J. Weiss: *Le théâtre et les mœurs*, p. 52.

3) *La Tour de Nesles* V, 5.

goutte; ce couvent de jeunes filles dont nous enlevâmes jusqu'à la dernière nonne? Toutes ces choses sont de joyeux souvenirs". Pour le moment, loin de se laisser décourager par l'abdication de l'empereur, Buridan a pensé qu'il pourrait continuer sa carrière en prenant un rôle dans un drame romantique; il y a déjà mâté une rude partenaire, Marguerite de Bourgogne, et il est en passe de régner sur la France au nom du roi Louis X.

Dans le roman réaliste, les créations sont semblables. Stendhal nous montre le fils d'un paysan, Julien Sorel, qui, après s'être demandé s'il ne se ferait point prêtre, afin d'arracher un jour à l'Eglise le chapeau de cardinal, devient, grâce à sa volonté agissante, lieutenant de hussards et chevalier de la Vernaye. Balzac de même va prendre pour héros un ancien forçat, Jacques Collin, dit Trompe-la-Mort, dit Vautrin, dit l'abbé Carlos Herrera¹⁾. Cet empereur du bagne, dont le pouvoir occulte est illimité et qui dispose de l'armée du vice, détient le secret de deux rois, fait trembler l'aristocratie parisienne, négocie sur le pied d'égalité avec la magistrature. La noblesse, la bourgeoisie et le peuple, dont il a battu la police en toutes les rencontres, se voient enfin contraints à le charger de leur propre défense et le nomment chef de la sûreté criminelle. A côté de cet homme rare il faudrait encore placer ses deux élèves: Eugène de Rastignac d'abord, mais surtout Lucien Chardon²⁾, fils d'un apothicaire d'Angoulême et d'une demoiselle de Rubempré, destiné par son maître à devenir secrétaire de légation, ministre plénipotentiaire, enfin pair de France, obtenant de prendre le nom de sa mère afin de mieux forcer les portes des ambassades, et qui, à l'avant-dernière page de son histoire, fiancé à la fille du duc de Grandlieu, se trouve à la tête de sept millions.

La galerie est imposante: d'une part ceux qui s'arrêtent en chemin, comme Didier et le lymphatique Joseph Delorme, de l'autre les combattants qui jouent la partie suprême: Julien Sorel, Rastignac, Lucien de Rubempré, Buridan, Vautrin, Ruy Blas, Hernani, même, si l'on veut, Chatterton, sans compter tous ceux que l'on pourrait ajouter encore à cette liste. Où sont dans cette troupe les philosophes humanitaires, ceux qui ne veulent la puissance que dans l'intérêt du bien public? Ruy Blas assurément, puis aussi Joseph Delorme qui rêve "une carrière politique . . . d'où l'individu répand de vastes bienfaits sur les masses"³⁾. Mais ce sont là des exceptions, et les autres ne pensent

1) *La Père Goriot et Splendeurs et misères des courtisanes*. — Cf. XVIII, p. 41: "Trompe-la-Mort, de même que Napoléon reconnu par ses soldats, obtenait soumission et respect des trois forçats. Deux mots avaient suffi".

2) Balzac: *Splendeurs et misères des courtisanes* (les trois premières parties).

3) Sainte-Beuve: *Vie de Joseph Delorme*, p. 11.

qu'à eux-mêmes. Ils se ressemblent tous, assoiffés de domination, ardents à poursuivre le but convoité, généralement assez dépourvus de scrupules pour encourir sans remords toutes les dégradations morales, uniformément tendus vers la réussite : mais n'est-ce point par la volonté ambitieuse qu'un Stendhal explique Napoléon tout entier, n'est-ce point là le principe de l'admiration qu'il lui a vouée ?

Au physique, les mêmes traits se reproduisent avec une constance obstinée : Buridan, Vautrin, Hernani ont les muscles robustes du mousquetaire Porthos, le ferme jarret d'un d'Artagnan, et ceux d'entre eux qui manient l'épée portent leurs plus beaux coups sans fatigue, presque avec le sourire : ils continuent l'épopée. Quant à l'œil, il est semblable chez tous ces héros imaginaires. Ils l'ont pris à Napoléon, et, comme lui, ils savent s'en servir pour s'imposer au monde. Cet œil, selon la savoureuse expression de Philippe Bridau, est celui "qui plombe les imbéciles", comme aussi bien il courbe les faibles. Grâce à lui, l'homme fort, sans crainte devant les puissants du jour, lance des effluves magnétiques, fascine la foule, et fait trembler ses adversaires. Du même regard formidable, Hernani brave Charles-Quint, Ruy Blas atterre les ministres espagnols, Chatterton insulte la bourgeoisie anglaise, Louis Lambert foudroie ses régents, Bénédicte domine Valentine¹⁾ : l'aigle prisonnier à Sainte-Hélène avait aussi de ces manières, et on ne les a pas oubliées. Telle doit être l'attitude de ceux qui, comme le dit si joliment Vautrin, se font "dompteurs de bêtes féroces"²⁾. Naturellement ceux-là savent mettre les avantages que je viens d'énumérer au service d'un esprit lucide, hardi, et rapide dans ses décisions. Ainsi les aventures absurdes et grandioses où ils promènent leur insolence sont vraiment le roman de l'énergie nationale : à travers ces personnalités fictives, on voit transparaître les figures réelles de Lasalle ou du général baron Marbot, ou mieux encore celle d'un magnifique et fastueux sabreur, le roi de Naples Joachim Murat.

"La France s'ennuie", s'écria un jour Lamartine dans le Parlement de Louis-Philippe. Sans doute, mais point toute la France, car Buridan et ses émules ont trouvé le remède : il leur a suffi de vouloir satisfaire leurs ambitions hautaines. Que Napoléon ait été leur modèle direct, cela, d'après l'exposé qui précède, se laisse concevoir. Cependant il faut encore pousser la comparaison, afin que le rapprochement soit désormais certain. L'empereur, qui, pour toute la génération de 1830, est le type du surhomme, est parvenu, à force d'audace et de confiance en lui-même, à maîtriser la France et l'Europe. Il n'a pas hésité, pour s'assurer le trône, à faire fusiller le duc d'Enghien ; avant

1) George Sand : *Valentine*, Ed. M. Lévy 1869, p. 115.

2) *Splendeurs et misères des courtisanes*, 2^e partie XI, p. 390.

de livrer une bataille, il avait déjà l'orgueil de la victoire; il a régné par droit de conquête, et c'est de haute lutte, seul contre tous, qu'il a saisi la couronne impériale, vacante depuis Charlemagne. Je n'ai pas besoin de rappeler avec quelle facilité les héros romantiques expédient dans l'autre monde ceux qui gênent leur carrière. Mais, comme leur idole, ils ont tous la foi en leur étoile, la certitude qu'ils sont nés pour vaincre. A cet égard, la réponse de Buridan à Philippe d'Aulnay, qui lui demande où sont ses ressources, est caractéristique: "Elles sont là (il frappe son front) et là (il frappe sa poitrine), dans la tête et dans le cœur"¹⁾. Mais les paroles de Vautrin, dans son dialogue avec le procureur général, M. de Grandville, ne le sont pas moins: "Monsieur le comte, vous n'aviez que mon estime, mais vous avez en ce moment mon admiration. — Vous vous croyez donc bien redoutable? demanda le magistrat d'un air plein de mépris. — Me croire redoutable! dit le forçat, à quoi bon, *je le suis et je le sais*. — Jacques Collin prit une chaise et s'assit avec toute l'aisance d'un homme qui se sait à la hauteur de son adversaire dans une conférence où il traite de puissance à puissance"²⁾.

Evidemment, quand on possède une telle assurance, on est disposé à faire du succès la seule mesure de son mérite. "Je réussirai" s'écrie Rastignac, et Balzac note pour le lecteur que c'est là "le mot du joueur et du grand capitaine"³⁾. Si l'on est Buridan, l'on veut de l'or à en paver un palais, la mort du premier ministre et sa place; si l'on est Lucien de Rubempré ou Julien Sorel, on convoite des millions et la fille d'un aristocrate: autant d'équivalents du sceptre de Napoléon. Ainsi s'explique l'exclamation de Rastignac par laquelle se termine le *Père Goriot*, lorsque le jeune aventurier, contemplant Paris, jette à la ville sa menace: "A nous deux maintenant!" Ainsi s'explique également le cri de Buridan, un peu différent dans la forme, après qu'il s'est fait une alliée de Marguerite de Bourgogne: "A nous deux maintenant, à nous deux le royaume de France! A nous deux nous remuerons l'état avec un signe, à nous deux nous serons le roi et le véritable roi"⁴⁾! Ce sont là sans doute les réflexions du général Bonaparte avant le coup d'état de Saint-Cloud, mais traduites dans un langage de bas jouisseurs.

Ces jouisseurs ont une faim de loup et des principes solides. La plupart admettraient sans difficulté que la fortune est la vertu, que

1) Dumas: *La Tour de Nesles* I, 2.

2) Balzac: *Splendeurs et misères des courtisanes* — 4^e partie: *La dernière incarnation de Vautrin* XVIII, p. 93.

3) Balzac: *Le Père Goriot* IX, p. 371.

4) Dumas: *La Tour de Nesles* II, 4, 2.

L'honnêteté ne sert à rien, qu'il faut accepter les hommes et les femmes comme des chevaux de poste qu'on laisse crever à chaque relai: trois propositions qui ne sont pas de moi, mais de Balzac¹⁾, et c'est dans l'extraordinaire conversation de Vautrin avec Rastignac qu'il faut aller chercher les aphorismes les plus curieux, ceux à travers lesquels on aperçoit nettement comment le personnage de l'empereur, dégagé de toute son idéale majesté, inspire les *arrivistes* romantiques. Je cite au hasard²⁾: "N'est-ce pas une belle partie à jouer que d'être seul contre tous les hommes et d'avoir la chance?" . . . "Je vais vous éclairer avec la supériorité d'un homme qui, après avoir examiné les choses d'ici-bas, a vu qu'il n'y avait que deux partis à prendre: ou une stupide obéissance ou la révolte" . . . "Nous avons le sang fiévreux des lions" . . . "Savez-vous comment on fait son chemin ici? par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon ou s'y glisser comme une peste" . . . , etc. . . . Je n'exagère rien d'ailleurs, car constamment Julien Sorel, avant d'agir, s'inspire de Napoléon, et c'est toujours l'empereur qui revient sur les lèvres de Vautrin, soit qu'il se juge lui-même, soit qu'il stimule l'énergie de ses deux disciples, Lucien de Rubempré et Eugène de Rastignac: "Il faudra, dit-il à ce dernier, lutter contre l'envie, la calomnie, la médiocrité, contre tout le monde. Napoléon a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry et qui a failli l'envoyer aux colonies. Tâtez-vous; voyez si vous pouvez vous lever tous les matins avec plus de volonté que vous n'en aviez la veille." Si Buridan ne prononce pas le nom vénéré, c'est qu'il vit au XIII^e siècle, mais l'empereur n'en est pas moins son modèle et il parle comme Vautrin: "Si nous voulons, Marguerite, que rien n'arrête notre volonté où nous lui dirons d'aller, il faut que cette volonté soit assez forte pour briser sur sa route tout ce qu'elle rencontrera, sans coûter une larme à nos yeux, un regret à notre cœur"³⁾.

Puisque, comme le dit le héros de Balzac, on doit jouer de grands coups pour arriver à la fortune, et puisque l'existence apparaît à tous les personnages romantiques comme une entreprise de hasard, il est bien certain que leur roulette s'arrêtera tantôt sur la rouge et tantôt sur la noire, et qu'ainsi ils courent le risque de perdre la partie. Mais Vautrin "est fataliste, ainsi que Napoléon"⁴⁾, et les autres le sont avec lui. Le général Bonaparte, tous le savent, n'hésitait pas à jeter les dés quand le sort ne se décidait pas assez vite en sa faveur. Un jour,

1) *Le Père Goriot* IX, p. 366, 367 et 386.

2) *Le Père Goriot*, p. 384 sq.

3) *La Tour de Nesles* IV, 8.

4) *Splendeurs et misères de courtisanes* XI, p. 390.

c'était le pont d'Arcole qu'il traversait un drapeau à la main, sous une grêle de balles autrichiennes, et sans être touché. Puis il combinait le 18 Brumaire, et cette fois il faisait sauter la banque. A chaque bataille nouvelle, il pontait contre le destin, et toujours il était vainqueur, jusqu'à la dernière rencontre, où il s'effondra. Voilà l'homme que l'on imite, mais avec le ferme espoir d'être plus heureux que lui. Comme lui les héros romantiques sont joueurs: ils misent contre la mort. Ceux qui réussissent, il est vrai, sont rares: le plus notoire est le redoutable Vautrin. Quant à ceux qui échouent, et c'est le plus grand nombre, leur histoire se déroule entre deux sommets qu'il est facile d'identifier: l'un s'appelle Austerlitz et l'autre Waterloo. En un certain point de leur carrière, même Chatterton, ils voient la renommée leur sourire; mieux encore, il leur arrive de dominer l'Espagne, ou la France, ou la société de leur temps. Mais, comme celui dont ils ne sont que la transposition littéraire, ils succombent au moment où un dernier effort va les consolider pour toujours dans la situation qu'ils ont acquise, victimes d'une distraction, d'une maladresse, ou tout simplement de la fatalité.

Cependant ces types imaginaires ne font que rendre concrètes les aspirations d'un grand nombre de Français; ils extériorisent les rêves du peuple, pourrait-on dire, et les fixent sous des noms d'emprunt. En particulier il n'est point niable que les romanciers et les poètes ne prêtent aux êtres qu'ils inventent les convoitises dont eux-mêmes sont animés. Car eux aussi ils veulent se faire une place au soleil; eux aussi ils ont des appétits de gloire et de succès: "Je suis jeune, écrit Balzac à sa sœur¹⁾, mon assiette est vide et j'ai faim. Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, être célèbre et être aimé seront-ils jamais satisfaits?" Réussir, pour l'artiste, est uniquement affaire d'énergie et de volonté. Il faut bien comprendre que Charles-Quint traduit la pensée de Hugo, Buridan celle de Dumas, que, sous le nom de Vautrin, c'est en réalité Balzac qui s'adresse à Rastignac: "L'on plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calomnier, parce qu'il prend sans partager, mais on cède s'il persiste, en un mot on l'adore à genoux quand on n'a pu l'enterrer sous la boue"²⁾. Ici encore apparaît l'adaptation dont je parlais plus haut: s'il n'est plus possible de conquérir le monde sous l'uniforme d'un maréchal de France, on s'imposera du moins à la foule par le prestige d'un incontestable talent, et l'on régnera spirituellement sur elle. La plume remplacera donc l'épée de Napoléon, car, comme le proclame Hugo:

1) *Correspondance* 1822, XV.

2) *Le Père Goriot* IX, p. 388.

C'est un sceptre aussi que la lyre!
 Dieu, dont nos âmes sont l'empire,
 A mis un pouvoir dans les chants¹⁾.

Et Gautier, tout en déclarant qu'un grand amour suffirait à son bonheur, a excellemment traduit des aspirations alors communes:

Poète, dans les cœurs mettre un écho sonore,
 Remuer une foule avec ses passions,
 Ecrire sur l'airain ses moindres actions,
 Faire luire son nom sur tous ceux qu'on adore;
 Courir en quatre pas du couchant à l'aurore,
 Avoir un peuple fait de trente nations,
 Voir la terre manquer à ses ambitions,
 Etre Napoléon, être plus grand encore²⁾.

C'est en effet vers 1830 que l'on voit se formuler, touchant le rôle de l'écrivain, les idées que je vais préciser. Pour toute la génération romantique, le poète devient le type de l'être supérieur qui domine son temps, une manière de surhomme et de voyant. Il s'élève au-dessus de la multitude comme un pic sublime; voisin des astres, il en est naturellement le confident, et il fait l'office, entre l'univers et le ciel, d'un intermédiaire divin:

Le poète, inspiré lorsque la terre ignore,
 Ressemble à ces grands monts que la nouvelle aurore
 Dore avant tous à son réveil,
 Et qui, longtemps vainqueurs de l'ombre,
 Gardent jusque dans la nuit sombre
 Le dernier rayon du soleil³⁾.

Hugo, notons-le, n'est pas le seul à penser ainsi, et la même conception se manifeste chez Vigny, mais elle s'exprime par des images différentes. Elle éclate particulièrement dans *Chatterton*⁴⁾, lorsque M. Beckford demande au héros quelle idée il se fait de la société anglaise et des devoirs particuliers de chaque citoyen. On connaît la réponse, comment l'Angleterre est comparée à un vaisseau où le Roi, les Lords, les Communes s'emploient à la direction et au gouvernail, tandis que le peuple obéit et se charge de la manœuvre. Mais la dernière réplique doit être citée: "*M. Beckford* — Pas mal! Pas mal! . . . Que diable peut faire le poète dans la manœuvre? —

1) Hugo: *Odes et ballades* II, 1, 4.

2) Gautier: *Poésies diverses: Ambition*.

3) Hugo: *Odes et ballades* II, 1, 5. — Cf. encore, à propos de tout ce développement, les *Chants du Crépuscule*: à *Mlle J.*, et les *Voix intérieures: Sunt lacrymae rerum* X.

4) Vigny: *Chatterton* III, 6.

Chatterton — Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur”.

Donc, le poète s'érige en pasteur illuminé, en conducteur de nations, en prophète. Une mission providentielle lui incombe: comme Moïse¹⁾ au haut du Sinaï, il voit Dieu face à face. Dès lors il prépare l'avenir et il régit le présent. Ce ne sont plus les Parlements qui gouvernent, mais lui-même, et les armées doivent obéir à ses inspirations. Qu'importe qu'il ne soit pas le bras, s'il est la tête? Du moins il sait les voies où l'humanité tout entière va s'engager; il l'y pousse²⁾. Brandissant alors le drapeau de la liberté et du progrès, défendant les opprimés, condamnant les oppresseurs, il affronte la lutte contre toutes les puissances coalisées contre lui, il combat et il est vainqueur. Surtout qu'on ne lui résiste pas, car il veut être le maître souverain:

Le génie a besoin d'un peuple que sa flamme
 Anime, éclaire, échauffe, embrase comme une âme.
 Il lui faut tout un monde à régir en tyran.
 Dès qu'il a pris son vol du haut de la falaise,
 Pour que l'ouragan soit à l'aise
 Il n'a pas trop de l'océan³⁾!

Tel est le dernier terme des ambitions du poète. Rendu là, il est semblable à l'empereur Napoléon, il a pris place sur la plus haute montagne et il s'y dresse dans une nuée d'or. Mais le voici qui parle encore par la bouche de l'empereur Charles-Quint, autre prête-nom de son modèle, pour nous dire ses visions enivrées⁴⁾:

. O ciel! être ce qui commence!
 Seul, debout, au plus haut de la spirale immense!

1) Vigny: *Poésies: Moïse*. Cf. aussi *Stello* VII, depuis “je crois en moi . . .” jusqu'à la fin. Le passage est très-caractéristique, si toutefois l'on y fait la part de ce qui revient en propre à Vigny.

2) Il a sa politique, qui est celle de Napoléon. Hugo termine *le Rhin* par une longue déclaration (*Conclusion*, surtout X—XVIII), où, de son glaive spirituel, il partage le monde. Quinet, dans son *Ahasvérus* (*Seconde Journée*), trace à la France ses destinées. La Chambre des Députés attire les romanciers et les poètes, Hugo, Quinet, Dumas, Balzac, Vigny, Lamartine, car ils doivent à l'univers la vérité et le bonheur. S'ils n'y entrent pas, il leur reste le livre, et souvent les personnages qu'ils créent ont lu le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Dans *Monte-Christo*, l'abbé Faria a tenté dès 1807, quatre ans avant Napoléon, de réaliser l'unité italienne (I, 16).

3) Hugo: *Odes et Ballades* III, 8, 2. — Le “génie” dont il s'agit est Hugo lui-même, comme on s'en assurera en se reportant au contexte.

4) Hugo: *Hernani* IV, 2.

D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés
 Etre la clef de voûte, et voir sous soi rangés
 Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales;
 Voir au-dessous des rois les maisons féodales, . . .
 Puis clercs et soldats; puis, loin du faite où nous sommes,
 Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
 — Les hommes! c'est à dire une foule, une mer,
 Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
 Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
 A travers tant d'échos nous arrive en fanfare!
 Les hommes! — Des cités, des tours, un vaste essaim,
 De hauts clochers d'église à sonner le tocsin!

Qu'un tel sommet, à cause sans doute des transports vertigineux qu'on y éprouve, soit le but suprême des artistes, cela est facilement compréhensible. Ils ont la certitude qu'ils y parviendront et qu'ils sauront s'y maintenir, car ils ont foi dans leur génie et confiance dans leur étoile. Aussi le monde où ils vivent n'est déjà plus sur la terre, et c'est de très-haut qu'ils laissent tomber leurs regards sur la société de leur temps. Souvent ils ressentent pour elle le mépris dont Didier ou Chatterton sont animés, et elle n'a d'autre raison d'être que de leur apporter ses encens. Qu'elle y manque un seul jour, aussitôt le poète lui fait durement savoir qu'il est bien au-dessus d'elle et qu'il la hait. Il raille alors sa sottise, l'accuse de stupidité ou de malveillance, et, tandis qu'il clame son horreur du bourgeois, il proteste avec un prodigieux orgueil que ses contemporains ne rendent pas justice à son talent. A l'incompris il reste cependant une ressource: le suicide. Vaincu, il se réfugie dans la mort, une mort bruyante et théâtrale, un Waterloo peut-être, peut-être aussi un dernier moyen d'atteindre une notoriété qui se refuse. C'est ainsi que Lebras et Escousse, tous les deux écrivains dramatiques, auteurs d'un mélodrame intitulé *Raymond* et composé en collaboration, se tuent à peine âgés de vingt ans, en 1832. Escousse fait son épitaphe. En prenant congé du monde, il exprime les sentiments que je viens de définir, l'amer regret de n'être point devenu célèbre, la douleur d'avoir été méconnu:

Adieu, trop inféconde terre,
 Fléaux humains, soleils glacés;
 Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé;
 Adieu, palmes immortelles,
 Vrai songe d'une âme de feu.
L'air manquait; j'ai fermé mes ailes,
 Adieu¹⁾!

1) Cf. J. Janin: *Histoire de la littérature dramatique* I, p. 63sq.

Toutefois il vaut mieux vivre, vivre pour vaincre, comme l'empereur, vivre pour triompher. Et dans les profondeurs de l'avenir, l'artiste aperçoit une équitable déesse qui lui décerne ses couronnes; au bout de sa route infinie, il voit miroiter le Panthéon grandiose où des foules innombrables, dans le silence de l'admiration, viendront un jour adorer ses cendres. En attendant Napoléon berce ses rêves, le guide dans ses efforts, et lui montre comment l'on devient un héros. Qu'un romancier comme A. Dumas, qu'un peintre comme Eugène Delacroix se soient réglés sur ce glorieux exemple, cela ne fait aucun doute. Mais Châteaubriand, quand il note que Thiers "prend son taille-plume pour un allongement de l'épée napoléonienne"¹⁾, ne reste-t-il pas, malgré la méchanceté de l'insinuation, dans l'exacte vérité? Et lui-même, avec ses prétentions de diplomate infailible, son tombeau du Grand-Bé qui copie celui de Sainte-Hélène²⁾, sa guerre d'Espagne, son pontificat d'apôtre catholique, sa conviction naïve qu'il gouverne l'Europe, n'est-il pas obsédé par le souvenir de celui dont il se déclara l'ennemi? En réalité l'image du César victorieux le hante sans trêve: je n'en voudrais pour dernière preuve que cet étonnant volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*³⁾, consacré tout entier à l'empereur, et qui dégénère en un perpétuel parallèle où s'opposent d'une part le génial "Bonaparte", de l'autre le non moins génial François-René de Châteaubriand, l'homme qui a vaincu le colosse.

Il y a d'autres aveux, plus évidents encore. Balzac, l'athlète vaillant des grands combats, se range parmi les "maréchaux de la littérature". Chez lui, il possède une statue de l'empereur qu'il a ornée d'une inscription sans équivoque: "Ce qu'il n'a pu accomplir par l'épée, y lit-on, je l'accomplirai par ma plume"⁴⁾. Enfin Hugo n'est pas moins clair: "Il y a des esprits, écrit-il⁵⁾, et dans le nombre de fort élevés, qui disent que la poésie est morte, que l'art est impossible . . . Eh bien! au commencement du dix-neuvième siècle, on a eu l'empire et

1) *Mémoires d'Outre-Tombe*: Ed. Garnier in—8° VI, p. 301.

2) La concession (cf. préface des *Mémoires*) lui en est faite en 1828, alors que Napoléon, pour douze ans encore, repose dans son île lointaine, au milieu de l'océan.

3) id. III.

4) Les mots de *combat*, de *lutte*, de *victoire* sont courants dans sa correspondance. Rien que dans les *Lettres à l'Étrangère*, les comparaisons que l'auteur établit entre lui-même et Napoléon sont aussi directes qu'abondantes. On se reportera à ces dates: 28 avr. et 10 mai 1834; 27 mars, 1 et 22 oct. 1836; 20 oct. 1837; 15 nov. 1838; 2 juin 1839, etc. . . .

5) *Marion de Lorme Préface* (1831). Trois années plus tard, la même idée reparait, un peu modifiée dans la forme: "Est-ce que le siècle qui a été assez grand pour avoir son Charlemagne serait trop petit pour avoir son Shakespeare?" (*Littérature et philosophie mêlées: but de cette publication.*)

l'empereur. Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne?" Ecrivains et artistes, ils vont ainsi, se précipitant dans les mêlées, s'élevant peu à peu au-dessus de la foule par une série de 18 Brumaires, sûrs de leur force et de leur valeur. On sait ce que fut la vie d'un Balzac, sa chasse effrénée à la renommée et au succès pendant trente ans d'un labeur obstiné. Il devait mourir à la peine. Mais un autre, porté par une heureuse audace, après avoir débuté par une manière de coup d'Etat en faisant représenter un drame qu'il intitule *Henri III et sa cour*, s'installe dans une royauté qu'il n'abdiquera plus, et c'est Dumas. Mais un autre encore, fils d'un général de l'empire, entraîné tout enfant à travers l'Europe dans les bagages des armées, grandi pendant la Restauration dans l'attente de révolutions illustres, rencontre en 1830 sa journée d'Austerlitz. Cette année-là, le 25 février, des peintres, des poètes, toute une jeunesse ardente et fougueuse escalade les barrières du Théâtre Français: à l'âge où Bonaparte, au delà des Alpes, a remporté ses premières victoires, Victor Hugo gagne la bataille d'Hernani.

Ainsi, aux yeux de l'historien, Napoléon apparaît au terme de toutes les avenues où s'avance pendant un demi-siècle l'esprit français. Soit que l'on considère la politique, ou au contraire la littérature, son image se dresse partout. Elle occupe toutes les pensées, comme autrefois l'empereur a rempli le monde de ses exploits. Le plus curieux était sans doute de montrer quelle part le vainqueur de Marengo, le vaincu de Waterloo, a eue dans la constitution d'une esthétique nouvelle, comment il a formé la sensibilité de toute une nation. Sans doute, je le répète, le romantisme se serait formulé sans lui. Cependant il n'est pas niable qu'il ne l'ait considérablement enrichi ni qu'il n'ait aidé à sa victoire. J'ai essayé de mettre ces faits en lumière. De toutes les conséquences que devait avoir son règne, et dont il a prédit la plupart à Sainte-Hélène, c'est une des rares que Napoléon n'ait pas aperçues: c'est aussi la seule qu'il ne pouvait prévoir.
